

B.D.L.

Le MONDE **libertaire**

Organe de la Fédération Anarchiste

N° 121 • Avril 1966 2 F.



UNE

. A.

es ouvriers
généralisée

tielles dans
une partie
es dans la
ême temps
és, y com-
si elles se
accessibles
ndicales...),
dans l'im-
es, peuvent
cience des

ule l'action
vailleurs, à
rs et unitai-
olitique des
semble des

ars touchent
ur à 500 F,
en pourcen-
la « politi-
éterminer ni
able de ces
ritable mobi-
rs qu'entraî-
ation d'une
archisée.

alisme

me authenti-
partis et des
elle implique
ent condition-
de la démo-
nitions syndi-
on des mino-
rionnelle à
ion.

ention d'éri-
as, ainsi qu'il
dicats de le
s le présent
taux de lutte
large accord
nts de toutes
s qui pèsent
tter sans dé-

la Fédération

alistes (U.A.S.)

FP 25 20

VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

PARIS

GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE
S'adresser : 3, rue Ternaux, Paris (11*).

GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION ANARCHISTE
Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11*).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL

Réunion du groupe supplémentaire samedi 16 avril, à 17 h précises, 110, passage Ramey, Paris (18*), tous les militants doivent être présents, ordre du jour très important.
Permanence du groupe chaque samedi, de 17 à 18 heures, 110, passage Ramey, Paris (18*).
Pour tous renseignements, téléphoner à ORNANO 57-89.

GROUPE DE LIAISONS INTERNATIONALES
Réunion hebdomadaire les 1^{er}, 3^e et 5^e samedis du mois.
Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11*).

GROUPE DES JEUNES REVOLUTIONNAIRES ANARCHISTES
Pour tous renseignements, écrire à Eric KOSCAS (J.R.A.), 2, rue de la Bièvre, Bourg-la-Reine (Seine).

GROUPE LIBERTAIRE DURUTTI
Réunion chaque jeudi. Pour tous renseignements, écrire ou prendre contact avec Claude MICHEL, 3, rue Ternaux Paris (11*).

GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANEE
Pour tous renseignements, s'adresser, 3, rue Ternaux, Paris (11*).

GROUPE LIBERTAIRE JULES VALLES
Réunion chaque semaine dans le 13^e arrondissement et vente du journal tous les dimanches, rue Mouffetard.
Pour tous renseignements, écrire à Ramon Finster, poste restante, 23 bis, Paris.

GROUPE DE LA TRIBUNE D'ACTION CULTURELLE
Réunion tous les jeudis, à 18 heures, 3, rue Ternaux, Paris (11*).

FORMATION DU GROUPE LIBERTAIRE CHILOSA
Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11*).

REGION PARISIENNE

ASNIERES GROUPE ANARCHISTE
Salle du Centre administratif, place de la Mairie (deuxième et quatrième étages).

AULNAY GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11*).

BOULOGNE GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, qui transmettra.

CORBEIL
Formation du Groupe Anarchiste EMILE HENRY, à CORBEIL et aux environs. Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11*).

MONTREUIL-SOUS-BOIS ET ENVIRONS GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à Robert PANNIER, 244, rue de Romainville à Montreuil.

NANTERRE GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire au Groupe anarchiste de Nanterre, 3, rue Ternaux, Paris (11*).

VERSAILLES GROUPE FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, écrire à C. Fayolle, 24, rue des Condamines, Versailles (S.-et-O.).

BANLIEUE SUD DE PARIS GROUPE KROPOTKINE
Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11*).

PROVINCE

ANGERS-TRELAZE GROUPE ANARCHISTE
Réunion deuxième mercredi du mois au lieu habituel, Bibliothèque et Librairie.

AVIGNON
Formation d'un groupe anarchiste. Ecrire à Jacky BLANCHER, route de Grillon, VALREAS (Vaucluse).

AMIENS Formation d'un groupe anarchiste à Amiens et aux environs
Ecrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11*), qui s'occupe de la formation de ce groupe.

BORDEAUX GROUPE ANARCHISTE « SEBASTIEN FAURE »
Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h 30. Pour le groupe F.A. de Bordeaux, s'adresser à Ph. JACQUES, 21, rue Maignon, BORDEAUX.
Pour l'Ecole rationaliste F. Ferrer et le B.I. : J. SALAMERO, 71, quai des Chartreux, BORDEAUX.
Pour les J.L., 7, rue du Muguet, BORDEAUX.

CARCASSONNE GROUPE HAN RYNER
Pour tous renseignements, s'adresser à Francis Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

EVREUX GROUPE LIBERTAIRE DE LEURE
Pour tous renseignements, écrire à LEFEBVRE, 3, rue Ternaux, Paris (11*).

GRENOBLE GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE SPARTACUS
S'adresser à KERAVIS, 162, rue Léon-Jouhaux, à GRENOBLE (Isère).

LORIENT GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser G. H., 3, rue Ternaux, Paris (11*).

LYON GROUPE ELISEE RECLUS
Réunion tous les vendredis à 20 h 30. Pour tous renseignements, écrire Groupe Bar du Rhône, 14, rue Jean-Larive, LYON (3^e).
LYON GROUPE BAKOUNINE
Réunions tous les vendredis à 20 h 30. S'adresser à Alain Thévenet, 12, rue Duhamel, Lyon (2^e).

LILLE GROUPE FEDERATION ANARCHISTE
S'adresser à Henri WALRAEVE, 8, rue des Aubépines, à LAMBERSART (Nord).

MARSEILLE
Pour prendre contact avec les groupes **MARSEILLE-CENTRE, MARILLE-ST-ANTOINE, JEUNES LIBERTAIRES**, écrire au Comité de liaison F.A.-J.L. René LOUIS, 13, rue de l'Académie, MARSEILLE (1^{er}).

MONTLUCON-COMMENTRY GROUPE ANARCHISTE
Animateur, Louis MALFANT, rue de la Pêche, à COMMENTRY (Allier).

MONTPELLIER GROUPE ANARCHISTE
Adhérents et sympathisants, réunions tous les samedis à 17 h. Pour correspondance : S.I.A., 21, rue Volait, MONTPELLIER.

NANTES GROUPE FERNAND PELLOUTIER
Pour tous renseignements, s'adresser à GUYON Marcel, 23 bis, rue Jean-Jaurès, NANTES (Loire-Atlantique).

GROUPE D'ETUDES FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, s'adresser à Michel LE RAYALEC, 37 boulevard Jean-Ingres, 44-Nantes.

RENNES FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE A RENNES ET ENVIRONS
Ecrire : René-Michel MIRIEL 151, rue de Châtillon, 35-Rennes, du matin au café habituel à 21 heures.

LORRAINE GROUPE ANARCHISTE
Sections de Metz et Thionville
Pour tous renseignements, s'adresser au groupe Liaisons Internationales, 3, rue Ternaux, Paris (11*).

GYONNAX GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser, 3, rue Ternaux (Paris (11*)).

NORMANDIE GROUPE ANARCHISTE (CALVADOS)
Section à Berain, Louviers, Le Havre, Rouen
GROUPE JULES DURAND
A Rouen, les exposés-débats publics auront lieu désormais les 2^e mercredis du mois au café Le Château d'Eau, place De Gaulle à 21 heures.
S'adresser à A. Dauguet, 41, rue du Contrat-Social, ROUEN.
Pour tous renseignements s'adresser à J.-F. Belliard, Ecole à Coursion par St-Sever (Calvados).

SAINT-ETIENNE GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser au camarade H. Freydure, 21, rue Ferdinand, SAINT-ETIENNE (Loire).

SAINT-NAZAIRE
Un groupe anarchiste va reprendre ses activités. Réunion, le premier vendredi de chaque mois. Pour tous renseignements, s'adresser à PERROT Yvon, 16 rue Roger-Salengro, Saint-Nazaire.

STRASBOURG GROUPE DE RECHERCHES LIBERTAIRES
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11*).

TOULOUSE GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser J.-C. BRUNO, 41, rue Camille-Desmoulins, TOULOUSE (Haute-Garonne).

VANNES
Formation d'un groupe. Pour tous renseignements s'adresser à LOCHU, 3, pl. Bir-Hakeim, VANNES (Morbihan).

MAYENNE, ORNE ET SARTHE Formation d'un groupe anarchiste dans les départements de la Mayenne, de l'Orne et de la Sarthe.
Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, Paris (11*), qui s'occupe de la formation de ce groupe.

RELATIONS INTERIEURES :
Tout sympathisant désireux d'adhérer à la Fédération Anarchiste est prié de prendre contact avec notre secrétaire aux relations intérieures, Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, 75-Paris (11*).

Activités des groupes

Le Groupe libertaire Louise-Michel et la libre pensée organisent
Mercredi 20 avril, à 20 h 30
Salle de la Mutualité
24, rue Saint-Victor, Paris-5^e
(métro : Maubert-Mutualité)
une
Conférence publique
avec
Aristide LAPEYRE

Sujet :
Face à l'Eglise, les problèmes de
PLANNING FAMILIAL
et de
L'AVORTEMENT

Cours de formation anarchiste organisés
par le Groupe Libertaire Louise-Michel
110, passage Ramey, Paris (18*)
tel. : ORN. 57-89)
Jeudi 21 avril, à 19 h 15
Les collectivités libertaires en Espagne
par Aristide LAPEYRE
Jeudi 28 avril, à 19 h 15
L'individualisme
par René GUYOT
Jeudi 5 mai, à 19 h 15
Cours de formation d'orateurs
par Maurice LAISANT

Le Cercle d'Etudes Sociales de Toulouse et le Groupe de la Fédération Anarchiste organise une série de causeries réservées aux militants et sympathisants du Mouvement Libertaire
21 avril, à 21 heures
Les problèmes économiques du capitalisme français
par Jean CAZAUX
19 mai, à 21 heures
La Révolution et les révolutionnaires
par Christian JUNQUA
Ces réunions auront lieu à la C.N.T.F. de la Bourse du Travail, place Saint-Germain, à Toulouse.

LES AMIS DE S. FAURE
organisent le Repas de l'Amitié le dimanche 24 avril à 12 h 30 au restaurant chez Luce, 45, rue de Léningrad, Métro : Pl. Clichy.
Prix : 20 F tout compris
S'inscrire chez May Piquerey, 65, R. Danton, Pré-St-Gervais, C.C.P. 14034-02 Paris
Invitation à tous les militants et sympathisants

GROUPE LIBERTAIRE DE BOULOGNE
Vendredi 22 avril, à 20 h 45
83, boulevard Jean-Jaurès
Boulogne-Billancourt
(ancienne justice de paix)
CONFERENCE PUBLIQUE
par Maurice LAISANT
POURQUOI SUIS-JE ANARCHISTE ?

GROUPE ANARCHISTE D'ASNIERES
Mercredi 27 avril
à 21 heures
Salle du Centre administratif
Place de la Mairie, Asnières
Causerie
Sujet :
Le Catalogue libre de Georges Orwell
par Nicole LEPETIT

Le Groupe anarchiste de Montreuil organise une **CAUSERIE-DEBAT**
Vendredi 1^{er} avril 1966, à 21 heures
Café-tabac « Le Balto »
182, rue de Paris, Montreuil
Métro : Robespierre)
DE NICE A VATICAN II
par Robert PANNIER

F.A. TRESORERIE
COTISATIONS 1966. — Nous demandons aux trésoriers de groupes et adhérents de la F.A., de ne pas attendre plus longtemps à régler leurs cotisations 66, au C.C.P. de la trésorerie.
Cotisation minimum : 1 F par mois et par adhérent ou 12 F par an
CAISSE DE SOLIDARITE ET FONDS D'EDITION. — Nous vous demandons pour faciliter notre tâche de bien préciser lors des envois de fonds : **Caisse de Solidarité et Fonds d'Édition.** D'avance merci !
Faugerol James, 3, rue Ternaux, Paris (11*), C.C.P. 7 334-77 Paris.

Le Groupe Marseille Centre de la F.A. organise, le dimanche 3 avril, à 9 h 30 un débat, une causerie-débat sur le thème suivant : « La Guerre, ses causes réelles ». Comme d'habitude la réunion aura lieu dans l'arrière-salle du bar-dégustation Francis (9, rue Ferdinand-Rey, La Plaine).

En souvenir des luttes ouvrières du 1^{er} Mai

VENDREDI 29 AVRIL à 20 h 45 précises

Palais de la Mutualité

24, rue St-Victor, Paris-5 (Métro Maubert-Mutualité)

Gala annuel du

Groupe Libertaire Louise Michel

Un magnifique programme

présenté et animé par

Eve GRILIQUEZ

avec

Léo FERRÉ

dans ses dernières œuvres

Le concours du groupe d'art basque GERNIKA

(chants, danses, musique folklorique - 40 exécutants)

Henri GOUGAUD

Jean-Claude MERAL et Stéphane ARIEL

Francesca SOLLEVILLE Monique TARBÈS

et **Les GARÇONS de la RUE**

Régie artistique : Suzy CHEVET.

Allocution de Maurice JOYEUX

Dès maintenant, il est urgent de retenir ses places (8 F) : Librairie du Journal, 3, rue Ternaux (11^e), VOL. 34-8. — C.N.T.F., 24, rue Sainte-Mathe (10^e). — Au concierge de la Mutualité, et près des militants de la F.A.

En dernière heure, l'heureuse nouvelle nous parvient :

Les tribunaux français ont sursis à la demande d'extradition réclamée par la Suisse.

Rappelons les faits :

Voici trois ans, Abarca, réfugié en Belgique, était poursuivi par le gouvernement helvétique pour son activité anti-franquiste (boycott des départs touristiques pour l'Espagne).

Après un long procès, qui avait été jusqu'à la grève de la faim de notre ami, l'extradition était refusée par les tribunaux belges.

Cependant, elle reste valable pour tous les pays où pourrait se rendre Abarca.

Or, fin février dernier, il était arrêté, dans des circonstances particulièrement illégales, à la frontière franco-belge par la police française.

Incarcé à la prison de Douai, il comparait le mardi 22 mars dernier.

Le tribunal décidait d'un jugement à huitaine qui remettait à l'étude la demande de la Suisse.

Il serait scandaleux que la République française se montre moins libérale que la royauté belge, il serait scandaleux, lorsque la Suisse refuse de communiquer le moindre renseignement sur le criminel de droit commun Oufkir (Premier ministre du Maroc), que la France livre un réfugié politique.

Mais nous pouvons tout craindre ; combien de choses scandaleuses se produisent-elles de nos jours ?

Défendu par les avocats Lalemand et Moureaux (du barreau de Bruxelles), Duquesnoy (du barreau de Valenciennes), Jouffa et Dechezelles (du barreau de Paris), Abarca a bénéficié, de plus, non seulement du soutien du mouvement anarchiste, mais aussi de celui de toutes les organisations d'esprit libre.

Télégrammes, motions, protestations affluèrent : la Ligue des Droits de l'Homme ; les Forces Libres de la Paix, nombre d'unions départementales syndicales, l'Union Pacifiste de France et combien d'autres vinrent renforcer la voix des anarchistes.

Comment ne pas signaler l'activité déployée

par certains groupes, comme celui de Toulouse qui, non seulement édita et apposa dans ses murs une criante affiche, mais aussi alerta la presse régionale, laquelle informa largement ses lecteurs.

Bordeaux lui faisait écho et voyait s'ouvrir les colonnes du « Sud-Ouest », comme Toulouse avait bénéficié de l'accueil de la « Dépêche du Midi ».

Moins heureux, les camarades parisiens se sont heurtés au silence total de la grande presse.

Seules « La Voix Ouvrière » et « La Tribune Socialiste » donnaient connaissance de l'affaire Abarca.

Nous avons également la satisfaction de voir nous parvenir d'outre-Quéivrain, la protestation de la presse belge (« Le Peuple »), indignée que les gendarmes de Belgique aient livré Abarca à la police française, alors qu'il bénéficiait du droit d'asile.

Ainsi notre camarade est libre, libre provisoirement et la Belgique lui offre son asile.

Mais cela ne suffit pas, il faut que notre pays lui soit ouvert.

Il faut aussi que, demain, de nouvelles frontières s'effondrent pour d'autres hommes, que les régimes de honte et de pourriture s'anéantissent, que les fils de toute la terre puissent se tendre les mains et que le mot de « réfugié politique » ne soit plus qu'un souvenir.

Il n'y a de refuge à la tyrannie qu'autant qu'il y a une tyrannie.

Mais puisque, hélas ! nous n'en sommes pas là, puisque notre prétendue civilisation est sous la coupe de Franco, de Castro, de Johnson ou de Salazar, puisque ce monde de civilisés est un monde de militaires, il est réconfortant que, dressés contre des régimes particulièrement odieux, des hommes aient refusé l'agenouillement.

Il est réconfortant aussi que des pays leur offrent le droit d'y vivre.

Et la valse continue...

Après les cinq coups d'Etat de décembre et janvier derniers en Afrique noire, Schaats posait ici la question : A qui le tour ? (N). La réponse n'a pas tardé : le 24 février, l'armée prenait le pouvoir à Accra, profitant de l'absence du président Nkrumah. Aussitôt Nasser dénonçait « le complot impérialiste » ourdi par les « forces réactionnaires » et se faisait le défenseur de « l'apôtre du socialisme africain ». Lorsqu'on connaît le « progressisme » du dictateur égyptien, un soutien aussi incondicional laisse supposer que le socialisme ghanéen doit avoir lui aussi une couleur assez spéciale.

$$S = M + C + U, Gi^{(2)}$$

La réalité est tout autre que les chantages officiels la proclamaient au temps de la défunte dictature : l'histoire postcoloniale du Ghana est une longue suite d'épurations sanglantes qui ont abouti à concentrer tous les pouvoirs entre les mains d'un seul homme. Les dernières étapes de cette marche vers le totalitarisme sont la dissolution de l'Assemblée nationale en mai 1965, son remplacement par une nouvelle assemblée entièrement désignée par Nkrumah et, comme apothéose, la reconduction de celui-ci à la présidence sans la moindre élection. Avec cette charge, il cumule alors les fonctions de président à vie du parti (unique, bien sûr) et de chef suprême des forces armées. Celui qui se fait appeler « le rédempteur », « le messie », « l'infailible » est l'auteur d'une théorie fumeuse, le consciencisme, qui se veut « une théorisation des problèmes africains à la lumière du marxisme » (3). Cette idéologie, qui rappelle les efforts désespérés des Algériens à la recherche d'un « socialisme arabe », est enseignée à l'Institut idéologique Nkrumah. Là, des milliers de jeunes Africains peuvent se familiariser avec les élucubrations du rédempteur, que celui-ci n'a pas craint de mettre sous forme mathématique. Le moins qu'on puisse dire, c'est que les équations qui nous sont proposées dénotent chez son auteur un état paranoïaque avancé.

DES MESURES SOCIALISTES ?

Mais nous savons trop bien que mégalomanie et culte de la personnalité sont le lot commun des régimes issus d'une révolte nationale. Au moins y a-t-il eu

amélioration de la condition des travailleurs ? Hélas ! la corruption, les prêts à taux usuriers, le népotisme sont érigés en doctrine par la bourgeoisie ghanéenne, et les petits fermiers ne peuvent que se soumettre à leur loi. La législation du travail figure parmi les plus rétrogrades du continent ; les dirigeants syndicaux ne se soucient guère de lutter contre des lois sociales particulièrement injustes : ils forment une classe privilégiée et leur seul idéal est la possession d'une voiture. Cela ne les empêche évidemment pas de faire beaucoup de bruit dans les conférences internationales et de se montrer les plus durs en politique étrangère. La solidarité prolétarienne est d'ailleurs la doctrine officielle du nkrumahisme : le Ghana n'est-il pas à la pointe du combat contre le colonialisme ? A preuve, les discours intransigents et les déclarations fracassantes dans l'affaire rhodésienne... Rappel que Nkrumah fut le premier à rompre le blocus économique en achetant du tabac aux racistes blancs de Salisbury ne peut évidemment être le fait que de néo-colonialistes impénitents.

LA GRANDE FROUSSE DES DIRIGEANTS

Une belle leçon de solidarité de classe vient d'être donnée aux peuples du Ghana et de la Guinée : Sékou Touré, dont les méthodes n'ont rien à envier à celles de son collègue déchu, a offert à celui-ci son poste de président ! Que cette bouffonnerie aboutisse au retrait de M. Sékou Touré, ce qui est tout de même peu probable, ou à la création de quelque monstre bicéphale, les dirigeants africains auront fourni la preuve qu'ils savent s'épauler en cas de coup dur. Gageons que le geste du dictateur guinéen n'est pas pour autant désintéressé : c'est un cadeau empoussié qu'il fait à Nkrumah car celui-ci se retrouve à la tête d'un régime tout aussi chancelant que le précédent. A quand cette information : « On apprend qu'à la suite du coup d'Etat de Conakry, M. Modibo Keita vient d'offrir à MM. Nkrumah et Sékou Touré de partager son poste de président de la République du Mali » ?

CASTIELLA.

(1) Cf. ML, n° 119.
 (2) Cf. « Le Consciencisme », Kwame Nkrumah, éd. Payot.
 S = Socialisme,
 M = Matérialisme,
 C = Consciencisme,
 U = Union.
 Gi = Nation libérée.
 (3) Cf. une récente enquête de « Jeune Afrique ».

	Page
Propos subversifs	
A rebrousse-poil par P.-V. BERTHIER.	4
Le Père PEINARD	5
Clins d'œil	5
En France	
Avec les Beatniks par J.-L. GERARD.	4
Démographie révolutionnaire GROUPE DE BORDEAUX.	8 et 9
Pour la vérité par J.-L. GERARD.	13
Syndicalisme	
Généralisons les grèves par Eric KOSCAS.	6
Le front populaire en marche par J. SOREL.	6 et 7
Le catholicisme et les travailleurs par HEMEL.	7
Le congrès F.O. par M. JOYEUX.	16
Dans le Monde	
Pionniers de l'éducation libre par René BIANCO.	10
Et la valse continue par CASTIELLA.	3
Sud-Vietnam par V.C.P.	5
Demain, l'Amérique latine par Yves DELAPORTE.	11
Recherches libertaires	
Introduction à une politique de l'homme par le GROUPE T.A.C.	12
Lettres, Arts, Spectacles	
Jung le Séducteur par Gérard VICAR.	10
La guerre des loisirs est commencée par G. ANTOINE.	12
Disques : « Graeme Allwright », « Rosalie Dubois » par J.-F. STAS.	14
Variétés : « Henri Gougoud » par Suzy CHEVET.	14
Théâtre : « L'effet Glapion » par Paul CHAUVET.	14
Cinéma : « Les amoureux », « Onibaba » par J. SOREL.	14
Radio : « Léo Noël c'était... » par J.-F. STAS.	15
Le livre du mois par Maurice JOYEUX.	15

LE MONDE LIBERTAIRE
 Rédaction Administration
 3, rue Ternaux, Paris (11*)
 VOLTAIRE 34-08
 Compte postal Librairie Publico Paris
 11289-15

Prix de l'abonnement

France :	6 numéros	10,00 F
	12 numéros	20,00 F
Etudiants :	12 numéros	12,00 F
Etranger :	6 numéros	10,60 F
	12 numéros	21,50 F

BULLETIN D'ABONNEMENT
 à retourner, 3, rue Ternaux, Paris (11*)

Nom

Prénoms

Adresse

Le directeur de la publication
Maurice Laisant.
 Imprimerie Centrale du Croissant
 19, rue du Croissant - Paris (2^e)

avec les Beatniks

Il y a quelques mois, ici même (le M. L. n° 115, de septembre-octobre 65) j'avais tenté une première approche critique de la presse bourgeoise française face aux beatniks. Des faits récents dont j'ai été témoin, tout en me permettant de revenir sur la question, m'ont aidé à compléter une information directe trop souvent restreinte.

UNE SEMAINE DE THEATRE

« Les Beatniks sont, paraît-il, sales. La Bombe est-elle propre ? »

AGUIGUI.

Du 7 au 12 mars, a eu lieu au Théâtre de la Chimère, ex-Comédie de Paris, rue Fontaine, sous les fenêtres d'André Breton, une semaine de soirées beatniks. Aguiqui, directeur responsable, cycliste et vendeur du journal *Le Mouna Frères*, en fut le meneur de jeu. Il parvint à regrouper autour de lui une troupe hétéroclite de jeunes chanteurs, compositeurs, guitaristes et parodistes. Au cours de la troisième soirée (le mercredi 9) on fit le procès du journaliste auteur du méchant article paru le matin même dans le *Figaro*. On aurait pu le condamner à manger son « papier ». On ne fut pas méchant : on le condamna à se laisser pousser les cheveux.

Mais, durant cette semaine, il n'y eut pas que des jeux innocents. Et, le 11 mars, les journaux bien pensants narrèrent l'aventure des « beatniks vociférants donnant l'assaut à une brasserie ». Je la rappelle en peu de mots. Trois garçons et une fille (anglais, quelle importance ?) ivres entrent dans une brasserie du IV^e arrondissement. On refuse de les servir, discussion, bagarre, la police intervient. Là-dessus,

une odieuse campagne de presse se déclenche. Elle couvrait depuis deux ans.

Paris-Jour, le 2-9-64 : « Les Parisiens découvrent un animal inconnu : le beatnik » (enquête Robert Werner).

Paris-Jour, le 11-3-66, c'est encore Robert Werner qui raconte l'assaut de la brasserie. Mais il n'est pas seul. Deux jours plus tôt, dans le même journal, un certain Jean-Marie Fitère essaie d'exciter ses lecteurs contre les provos (les beatniks hollandais) en accusant ces derniers de pendre et de manger des chats. « C'est incroyable ! » écrit Fitère, « Quelle honte ! » Mais il n'apporte pas l'ombre d'un commencement de preuve. Et puis, Fitère a bonne mine d'écrire : « Ces actes innombrables se sont déroulés en Belgique, à Anvers très exactement, sans qu'intervienne la police ou même un homme digne de ce nom » (sic). On attend toujours que les hommes dignes de ce nom interviennent quand des enfants meurent brûlés par le napalm dans l'ancienne Indochine. On les a attendus aussi quand des hommes mouraient sous la torture en Algérie. *Paris-Jour* préfère les animaux.

La chasse est ouverte

Le résultat ne s'est pas fait attendre. Le dimanche 13 mars, la police patrouillait autour de la Seine. Mais il faisait frais et les beatniks ne stationnaient pas sur les quais. Il fallut les interpellés parmi les promeneurs. De temps en temps le car s'arrêtait pour ramasser un couple. J'ai assisté ainsi à la chasse

aux beatniks, elle commence tôt, cette année. Car on la pratiquait déjà en 64 et en 65. Mais, au fait, la chasse au faciès, ça ne vous rappelle rien ? Le gradé de la police qui arrêta son car, ce dimanche, à la hauteur de Saint-Julien-le-Pauvre, désignait au mépris des badauds « les nouveaux gorilles an-

glais ». Il avait dû lire *Paris-Jour* ou le *Parisien*, les badauds aussi. Mais les « gorilles » ? C'était le même mot qu'employait un des officiers que j'ai connus en Algérie. « As-tu donné à manger à tes « gorilles » ? » disait-il à son interprète en parlant des prisonniers « suspects » dont il avait la charge. « Gorilles » ? Avez-vous jamais vu des gorilles chanter ? Jouer de la

guitare ? Refuser la bombe atomique et les autres ? Refuser l'horloge pointeuse ? Avez-vous jamais vu des gorilles à cheveux longs ? Ne comprenez-vous pas que nous sommes tous des « gorilles » ? TOUS DES GORILLES : le juif, le nègre, le gitane, le viet, l'arabe, le poète, le peintre, le jeune, le prolétaire, l'anarchiste, la putain, le beatnik. On est toujours le beatnik de quelqu'un.

Rien de nouveau sous le soleil

Il y a presque vingt ans, c'était Saint-Germain-des-Près, les « existentialistes » successeurs des zazous de l'Occupation. On les disait déjà sales, paresseux, on leur attribuait déjà tous les vices. On n'a rien inventé depuis. Tartuffe plastronnait déjà.

« Le mouvement perreniste est composé d'authentiques adversaires de Sartre et de l'existentialisme. Cette pourriture comme l'appelle son éminente présidente Mme Varaquac... » « Le perrenisme, affirme son président, sera la base d'un nouvel humanisme. Nous nous appuyons sur tout ce qu'il y a de valable dans le monde : les traditions... Nous voulons seulement désenvoûter les artistes subjugués par les temps modernes de l'existentialisme. » (*Samedi-Soir*, 2-1-49).

« Il me semble qu'il faudrait nettoyer ces écuries » écrit Guermantes (Gérard Bauer) dans le *Figaro* du 7-2-68...

Il y avait l'élection de Miss Vice au cours de la Nuit de la Luxure. Aujourd'hui, il n'y a plus que les nuits des boîtes à yé-yé.

On pourrait encore parler du sinistre Cartel d'action sociale et morale que dirigeait un certain Daniel Parker et qui valut les pires ennuis à Boris Vian pour « l'irai cracher sur vos tombes », à Isidore Isou pour « La mécanique des femmes » et aux éditeurs d'Henry Miller. Aujourd'hui que Girodias a dû s'expatrier et qu'il ne reste à peu près plus que Pauvert, Le Terrain Vague et

Le Soleil Noir à défendre les derniers bastions de la liberté de création littéraire, les « honnêtes gens », ces sales, ont trouvé un exutoire à leur rancœur de petits propriétaires ou d'exploités inconsistants. Les beatniks... « ce sont de vraies bêtes fauves » affirme une tenancière de café-tabac. « Ce sont des ratés, des « paumés », déclare un cafetier. « Ils viennent coucher dans ma cave » renchérit une concierge. « L'Etat devrait prendre tous ces propres à rien par la peau du cou et les rapatrier dans leur pays d'origine sans tarder ! »

Mais le beatnik, lui, que dit-il ? Celui-là est beatnik depuis trois ans. Avant, il était monteur en laboratoire et gagnait 2.000 F par mois. « Je suis devenu beatnik le jour où j'ai reçu ma première feuille d'impôt... Si l'on paie des impôts pour construire des maisons de retraite pour les vieillards ou des logements décentes et pas chers, d'accord. Mais pour payer la fabrication des bombes et aider les gens à s'entretenir, pas question. Il fallait choisir. J'ai refusé la contrainte de la société. »

Après les zazous et les « existentialistes », il y eut les blousons noirs. Les cheveux dans les yeux, ils se battaient bande contre bande sur les terrains vagues de banlieue. Les « honnêtes gens » assimilèrent une fois de plus tous les jeunes aux blousons noirs. Erreur impardonnable qui se renouvelle à l'encontre des beatniks.

« Allez vous raser ! »

Le lendemain de ce dimanche 13 mars, les journaux respectueux, toujours les mêmes, publièrent le communiqué triomphal des Forces de l'Ordre. « Opération anti-beatniks » titraient *Paris-Jour* et le *Parisien*. Le *Figaro* ne donna pas de titre à son entrefilet mais le mardi suivant, 22 mars, il titrait :

« La chasse aux beatniks ». On ne saurait mieux dire. Quant à *Paris-Press*, daté du 15, il avait la bonté de nous prévenir : « Gentils ou non (les beatniks), les policiers aiment mieux les voir ailleurs que sur les trottoirs de leur quartier. Aussi, dès dimanche, vont-ils leur redonner la chasse. Ils ont même décidé que des vérifications auraient lieu tous les jours durant les

vacances de Pâques. » Ainsi, après la chasse au fellagha, la chasse au beatnik. Allons-nous être rappelés pour « pacifier » les berges de la Seine ?

Des volontaires se distinguent déjà, tels les héros de cet établissement qui se voudrait sélect, « Le Cardinal », rue de Richelieu. Un jour du début de cette année, Aguiqui y pénétra sans aucune arrière-pensée. Mais on refuse de le servir en lui disant : « Allez vous raser ! » et ce même il essaya de discuter, on le fiche dehors. Aux Etats-Unis, des restaurants sont interdits aux Noirs ; à Paris, des bistrots sont interdits aux barbus.

Jean-L. GERARD.

A rebrousse-poil par P.-V. BERTHIER

Ils en ont eu, des képis !

Dans son discours du trône, Hassan II, roi du Maroc, a confirmé que le service militaire obligatoire était prévu pour bientôt dans ce pays. Le régime chrétien n'a rien à refuser à son état-major, et les généraux sont ou ne peut plus choqués par lui. N'a-t-on pas beaucoup parlé d'un certain général Oufkir qui semble bénéficier de tous les droits et passe-ports ?

Et pourtant, les récents événements d'Afrique devraient donner à réfléchir aux hommes politiques, et même aux chefs d'Etat !

Pour peu que cela continue, il ne restera bientôt plus sur ce continent un seul pays gouverné par des civils. Ils en ont voulu, des généraux et des colonels ? Ils en ont voulu, des képis ? Ils en ont ! Dès que les pays d'Afrique noire dérivés de la tutelle coloniale an-

glaise ou française eurent proclamé leur indépendance, l'Etat nouveau, dans chacun d'eux — que ce fût à Brazzaville ou à Léopoldville, à Conakry ou à Ouagadougou (et j'en passe), — n'eut qu'une idée : se doter d'une belle armée, coiffée d'un bel état-major, lui-même coiffé de mirifiques, d'éblouissants képis.

Alors se succédèrent plusieurs phases.

On eut pour commencer des assemblées délibérantes, dont les membres roulaient en de somptueuses voitures et se faisaient envoyer en mission à New York, à Moscou, à Pékin ou à Genève à bord des grands avions transcontinentaux, aux frais des contribuables de chez eux et de chez nous.

Un homme fort est venu qui, avec l'aide de l'armée, a balayé tous ces beaux palabres, que le peuple exploité s'est bien gardé de défendre. Ensuite, l'homme fort a régné ; il a joué du pouvoir, obtenu des secours financiers et techniques de Pékin, ou de Moscou, ou de Paris, ou de Londres ou de Washington, voire de partout à la fois ; il a fait bâtir de beaux palais pour ses services, il a fait venir de belles robes pour ses maîtresses, il s'est fait abreuver de louanges par son « parti unique », et il a combé de subsides, de jancars, et de satisfactions l'armée et ses généraux, à qui il devait bien ça.

Mais un jour quelqu'un a soufflé dans le tuyau de l'oreille du général en chef : « Pourquoi pas toi ? Pourquoi fais-tu la politique de ce guignol et non la tienne ? »

Le brave soudard a eu des scrupules, au début. Il lui fallait...

« Une raison pour faire ça... »

« Bah ! Ignorez-tu que ton chef d'Etat organise dans la brousse une mitée russo-chinoise qui te dégonnera un de ces jours, une « armée parallèle » destinée à mettre la tienne au pas ? »

C'était vrai, d'ailleurs... Non content d'avoir une armée, il en avait voulu deux, ce diable d'homme fort... Une officielle et une secrète... Et l'homme fort, en coquetterie avec l'Est comme avec l'Ouest, jouant sur les deux tableaux, entretenait chez lui deux armées noyautés chacune par l'un des camps !

Le général circonvenu hésitait encore :

« Il me faut de l'argent, des amis, des appuis... »

— Tu auras tout ça. Les pays riches ne refusent jamais de raquer, et les pays pauvres saignent leur peuple à blanc quand il s'agit d'investir dans un coup d'Etat, qui est le « hold up » du pouvoir.

— Il me faut des précédents, car on est très à cheval sur la jurisprudence chez les intellectuels évolués des peuples récemment affranchis : ils sont si avocassiers :

— Qu'à cela ne tienne ! Des précédents ? Ton coup d'Etat militaire ne sera jamais que le quarzième depuis un an et demi. Un exemple ? Eh ! votre dépendance n'est-elle pas pour une part la conséquence indirecte du Treize-Mai, qui fut le type même du putsch militaire réussi, avec un général à sa tête ? Il n'a pas eu la faiblesse et la naïveté de travailler pour les autres, celui-là !

Avec des arguments pareils, la partie était gagnée.

C'est pourquoi toute l'Afrique noire, découpée en un puzzle conforme au vieux découpage colonial, s'est couverte de dictatures militaires exercées par de petits généraux, par d'alertes badauderies, qui portent de bien jolis képis. Les uns après les autres, leur prédécesseurs les « hommes forts » civils, ont été exilés, ou fusillés, ou coupés en morceaux ; certains mangés, assure-t-on.

Ils avaient voulu des armées, des généraux et des képis. Ils en ont eu. Et à gogo ! Et à partir de là, pas besoin de romancer l'action : tout s'est déroulé selon la pure logique et conformément aux prévisions des hommes sensés. Avis aux gouvernants qui soupirent après une belle armée !

P.-S. — Le mot « képi » doit être pris symboliquement. En fait, ils portent de plus en plus des casquettes !

Du Beau Linge

Comme toutes les dames qui atteignent leur maturité et qui offrent des espérances, l'anarchie adore qu'on lui fasse la cour. Les prétendants qui se pressent dans son salon sont nombreux ! Trop nombreux, peut-être ? Et si parmi eux on y voit des visages innocents, naïfs, passionnés, on en remarque d'autres que le vice politique a marqués et qui sans pudeur offre à la cantonade un mufle patibulaire. On comprend que telle Pénélope, la belle soupire après le retour d'Achille, qui la débarrassera des canailles, des fripons et des imbéciles.

De qui s'agit-il ? De curés pacifiques, de bourgeois exhibitionnistes, mais surtout d'intellectuels marxistes cocufiés par les partis de gauche et qui recherchent un lit pour se dévouer. Ces derniers sont les plus nombreux. Comme on les comprend ! Comme nous les accueillons volontiers, s'ils ne prétendaient s'installer chez nous en étalant sans pudeur les mauvaises habitudes qu'ils ont contractés dans tous les bordels où ils ont traîné auparavant, s'ils ne prétendaient nous refiler toutes les saloperies qu'ils y ont attrapées et contre lesquelles aucune pénicilline n'est efficace.

En vérité, cet afflux de prétendants, l'anarchie le doit à l'Université. L'Université qui, c'est bien connu, a été, au début du siècle, séduite par le dogmatisme et le charabia marxistes, a ceci de commun avec le Théâtre Français, c'est que dans ses classes on y apprend à grimacer comme on le faisait au temps où les Sarah Bernhard et Mounet-Sully donnaient le ton. Et chaque année l'Université jette sur le trottoir de la ville une fournée de Rastignac de Monoprix qui se répandent dans les deux ou trois partis de gauche, font du tapage au nom de leur jeunesse, parlent de leur génie, revendiquent la première place, finissent par se faire vider par les bureaucrates de ces partis, excédés. C'est alors que tout naturellement, après avoir fait trois petits tours à « L'Express » ou à « L'Observateur », un crocheteur du côté des Clubs, quelques pas au P.S.U., qui est le vivier où grouillent tous les philosophes qui ont fait leurs classes autour de la fontaine

Saint-Michel, on les voit se pointer dans nos parages, l'œil torve, la main baladeuse, le sourire de l'innocence sur leur queue de faux témoin, le verbe fleuri par les multiples libations prises aux comptoirs politiques où ils se sont successivement accoudés.

« Parfaitement, Monsieur, les anarchistes avaient raison ! » — Nous bombons le torse. Nous l'avions bien dit, et Machin, l'intellectuel, le journaliste, l'écrivain qui dirige avec compétence, l'excellente revue « Se lit pas », qui tire à cinq cents exemplaires, le reconnaît. Ça doit être vrai, pas ? — Les partis politiques n'ont rien compris au marxisme, proclame Machin, nous... — A vrai dire, nous on commence à être inquiets et lorsque le quidam proclame « ...l'anarchie donnera au marxisme son complément indispensable », un goût d'inceste nous monte à la bouche.

Du beau monde, du beau linge ! Pourtant, nous n'avons pas tout vu. Dernièrement, on devait hisser sur le parvis un personnage qui, au dernier moment, fut escamoté. Le père Peinaré ne s'en est pas encore consolé. Jugez vous-même ! Un authentique marquis, qui fut officier de marine, une arme noble qui rappelle à certains, et au père Peinaré en particulier, la « maritime ». Un ministre du gouvernement de de Gaulle à Alger. L'ancien homme de main et prête-nom du parti communiste dans une feuille camouflée et qui, aujourd'hui, bénéficie du privilège rare d'une chronique à la télévision. Oui ! vous avez deviné. C'est bien de cette canaille de d'Astier de la Vigerie qu'il s'agit et il ne manquait plus à ce fin racé que de se froter aux anarchistes pour prétendre avoir au cours d'une carrière bien remplie, fait la putain dans tous les milieux sans aucune exception.

Du beau monde ! Du beau linge ! Il va falloir prier ces messieurs de le laver entre eux, en nous réservant, nous, de laver quelques têtes folles qui ont le tort de confondre l'anarchie avec un folkière qui fit la fortune de Ferdinand Lop et d'Isidore Issou.

Le PERE PEINARÉ.

LES PREUVES

— Mercredi 23 mars, grève du gaz et de l'électricité.

— Même jour, perturbation du trafic de banlieue et des lignes électrifiées.

— Samedi 26 mars, nouvelle grève de la S.N.C.F.

Comme l'on voit, le régime gaulliste est celui de la stabilité et de la satisfaction générale.

ENIGME

Vous le savez (comment ne le sauriez-vous pas ?) le mariage de la reine Béatrix de Hollande a eu lieu.

Grand bien lui fasse.

Il a eu lieu dans le calme le plus parfait si nous en devons croire Paris-Inter.

Il a été accompagné par des cris et des explosions (qui n'étaient pas de joie). Là Europe N° 1 nous a dit vrai.

Ils ne devaient pas écouter de la même oreille.

Une Bonne Maison

Tous les journaux ont versé des larmes de crocodile sur cette jeune fille de 19 ans qui a perdu quatre doigts dans un « accident ».

Quelques journaux ont tout de même précisé qu'il s'agissait d'un accident du travail allant jusqu'à nommer l'engin coupable : un massicot. Ils ont osé ajouter que l'« on » avait jeté les doigts dans une chaudière.

Mais personne n'a mis en accusation les cadences de travail et bien rares les journaux qui ont prononcé le nom de la maison où l'on prend tant de soin des doigts du personnel. Il faut que ce nom soit connu. BLANZY-POURE mérite cette publicité gratuite.

Jean CLAUDE.

SUD-VIETNAM

budget 66

Département de la Guerre psychologique. 37,5 milliards de piastres, soit 64,9 % du budget total.

Culture + Action sociale + Education. 2,7 milliards de piastres, soit 4,9 % du budget total.

Département du travail. 0,05 milliard de piastres, soit 0,09 % du budget total.

Voilà le terrible bilan officiel publié par le journal d'Extrême-Orient. Bien évidemment logique dans un pays où les travailleurs n'ont même pas à poser le dilemme « du pain ou du plomb ». La caste militaire a siement choisi le plomb, depuis longtemps, et le département à la guerre psychologique a les crédits pour répandre partout son bourrage de crâne, dans les journaux, sur les murs, sur les banderoles traversant les rues, par affiche, à la radio et au cinéma... sans compter les expositions, centres d'information...

Travailleur, ceux qui sauvegardent ses intérêts ont choisi le plomb... pour ta liberté. C'est presque le cynisme des formules nazies : « Arbeit macht frei » ou du « vive la mort » lancé devant Unamuno.

« Je souhaite à mes compatriotes de toutes les couches sociales, aux familles des soldats morts pour la patrie, à celles des combattants de l'armée, du peuple et de l'administration, aux blessés et aux invalides de guerre, aux anciens combattants, un joyeux Têt et une année heureuse et victorieuse. »

Message du Têt du général Cao Ky.

Tu as raison, assassin, ton peuple n'est plus qu'une gigantesque armée avec ses estropiés, ses mutilés, ses humiliés, ses jeunes qui traînent l'uniforme et une jambe de bois, ses vieux qui n'ont plus d'uniforme et qui mentent à cause de leur jambe coupée (ils n'ont même pas une jambe de bois — souvent pas de béquilles).

Alors bien sûr, le monde des travailleurs est bien réduit. Tu as même réussi à avoir des « combattants de l'armée, du peuple et de l'administration » car tu fais porter l'uniforme à la moitié des paysans pour constituer les « forces régionales », car tu fais porter l'uniforme aux professeurs et aux fonctionnaires...

Pas même 1 % du budget au département du travail. Il y a tant de militaires (destinés au plomb) et si peu de travailleurs (destinés eux aussi au plomb... ou au napalm... du moment qu'il s'agit de paysans... le gouvernement de Saigon a dernièrement officiellement reconnu que la majorité des victimes de la guerre était des civils ! Restent les femmes, les enfants, les vieillards. Que leur souhaites-tu à ceux-là, cerbere de l'Amérique ?

Restent les femmes vietnamiennes qui travaillent du matin au soir pour un salaire de misère et... trois jours de repos par an (les trois jours du Têt). Tous ces vieux, tous ces gosses qui travaillent, tous ceux qui à 6 ans vendent les billets de loterie ou cirent les chaussures, tous ceux qui portent de l'eau dans les maisons ou — comme ce gamin de 12 ans — sont loués dans une famille bourgeoise pour faire les travaux pénibles et rapporter à la famille 600 piastres par mois (36 F.).

Est-ce étonnant si dans cette misère savamment entretenue on constate des anachronismes inquiétants ?

En marge de la médecine officielle, toutes sortes de charlatans exercent — arracheurs de dents installés au coin des rues, comme les coiffeurs ou les marchands ambulants — proposant leurs outils de torture et leurs soins dépourvus d'hygiène aux pauvres. A Cholon, près de Saigon, j'ai vu vendre un « sirop » guérissant « tous les maux », qui provenait d'une barrique dans laquelle macéraient des jeunes singes et des lézards géants. Le prix très modéré de ce breuvage le met à la portée de toutes les bourses !

Misère savamment entretenue grâce à l'ignorance. Le budget de l'Education corrobore bien la volonté de la caste militaire. Les écoles de l'enseignement public sont des casernes avec 70 à 80 élèves par classe, disposition logique pour conditionner les jeunes à la vie militaire qui les attend.

Ignorance qui empêche encore une partie de la population de prendre conscience de sa condition.

Malgré tout l'appareil imposant mis en œuvre pour perpétuer le servage, il est des détails qui permettent une lueur d'espoir (?), dans le peuple tous les gosses savent lire — même ceux qui travaillent — les parents, amis ou aînés transmettent leurs fragiles connaissances. Les cours du soir pour adultes sont pleins à craquer. Bien sûr savoir lire n'est pas un critère suffisant surtout lorsqu'on connaît la littérature qui sera offerte à ces initiés.

Mais cet état de fait prouve que le peuple a pu s'affranchir lui-même des barrages permanents qui s'opposent à l'instruction généralisée (école non obligatoire — manque de places dans les écoles) malgré le régime policier, au cours de la nuit du Têt, plus de 80 jeunes recrues ont déserté d'un camp de mobilisation de Danang... il en reste 14. Cette initiative a été privée, sans liaison avec le F.N.L. (source d'information : un officier des F.A.R.V.N.). Deux autres désertions collectives ont eu lieu depuis le Têt à Danang.

Malgré l'embrigadement, une partie de la population sait encore dire non ; ceux du maquis ont largement dit non aux contraintes religieuses et dans une certaine mesure, aux contraintes économiques. Mais il n'y a pas de révolution si l'on ne s'oppose pas à la forme politique de l'autorité, il n'y a même pas de progrès. Les structures hiérarchisées, la centralisation, la bureaucratie, l'armée, la police et le système judiciaire font de l'Etat le plus puissant instrument d'aliénation.

Il n'est pas besoin de démonstration péremptoire — pour qui connaît tant soit peu le milieu paysan — pour savoir que la farouche volonté d'indépendance des paysans les mettrait à l'abri de toute organisation bureaucratique centralisée, si elle ne leur était imposée par ceux qui les ont « guidés » dans la lutte de « libération ».

V. C. P.

Clins d'œil

NON ?

L'on apprend la parution de « Pommé d'Api », mensuel chrétien pour les plus de quatre ans.

Nous sommes enchantés de savoir par cet écho qu'il est des chrétiens de plus de quatre ans d'âge... et de raison.

LES AVEUX LES PLUS DOUX

Quatre agents ont comparu en correctionnelle pour avoir assommé, à coups de pied et de poing, un automobiliste dont la voiture était mal arrêtée.

Comme dit la presse : « L'affaire n'aurait sans doute pas attiré l'attention, si monsieur Préteux n'avait pas été le patron d'une importante usine industrielle d'électricité. »

En effet, c'est une bagatelle pour la police de traquer les passants quand elle assassine Ben Barka.

LA REFORME DE L'ENSEIGNEMENT

« Elève Pompidou, si des employés d'administration travaillent le samedi matin de 8 h 45 à 12 h 45, combien cela fait-il d'heures supplémentaires ou à récupérer. »

— Cela fait 1 h 15.

— Elève Pompidou, voilà qui est compté selon l'arithmétique de l'année scolaire 1966. Vous aurez dix. »

Il paraît que ce n'est pas l'avis des fonctionnaires.

ENFIN !

M. Roger Garaudy, marxiste bien connu, s'est écrié : « Les chrétiens sont, comme nous, des soldats ! »

Nous sommes heureux de le lui entendre dire.

Nous sommes, nous, des hommes.

GALA ANNUEL DE NOS CAMARADES ESPAGNOLS

DIMANCHE 17 AVRIL, A 14 h. 30

PALAIS DE LA MUTUALITE, 24, rue Saint-Victor, PARIS (5^e)

Une magnifique programme présenté par Yvonne Solal

avec

Rosalie DUBOIS - DADZU - Jehan JONAS - Consuelo IBANEZ
Carlos MENDIA - DOUBY - Le Trio ALLEGRO... et Les GUARANIS

Retenez vos places :

24, rue Sainte-Marthe ou à la Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris

Régie artistique : Suzy CHEVET

GÉNÉRALISONS LES GREVES

Le mois qui vient de s'écouler a vu les syndicats lancer des mots d'ordre de grèves et d'actions que le pays n'avait pas connus depuis bien longtemps. Mais aux regards des communiqués triomphants brandis par les centrales, il est bon de s'interroger sur le sens de ce subit regain d'activité revendicative, pour voir, si comme le dit le « Nouvel Observateur », les travailleurs commencent à relever la tête.

DEBRE, DES SOUS !

A la mi-février, le programme Debré, approuvé par le Conseil des ministres, et mis à la connaissance du public n'apportait que de très légères satisfactions à des catégories relativement restreintes de salariés : (les « smigards »). D'autres améliorations touchaient aussi les familles et les vieux. Par contre, le TRAIN DEBRE ne comportait aucune amélioration en faveur de la grande masse des travailleurs. Ces mesures qualifiées par le journal « Combat » de « petites souris » renforçaient les syndicats dans leur conviction de lancer une vague d'actions revendicatives, qu'ils avaient déjà fixée pour le 24 février.

Ce jour-là, les salariés de l'Etat, suivant les mots d'ordre de la C.G.T. et de la C.F.D.T. manifestèrent au Palais-Royal. Les métallurgistes C.G.T.-F.O. et C.F.D.T. de leur côté organisèrent des actions multiples, avec des arrêts de travail d'un quart d'heure à deux heures, principalement dans la Région parisienne.

Simultanément, les P.T.T. commencèrent une grève qui devait s'échelonner sur 3 jours et entraîner à tour de rôle différentes catégories du personnel des Postes. Le 25 février, les « Roulants » arrêtaient le travail, suivis des employés du métro le 1^{er} mars. Ce jour-là, G. Seguy, secrétaire de la C.G.T., devait proclamer : « Le front commun syndical lèvera tous les obstacles. »

Encouragés par la participation relativement importante des travailleurs à ces journées, la C.G.T. et la C.F.D.T. devaient inviter les autres organisations à se joindre à eux pour développer ces actions au cours de la journée du 15 mars, d'autant plus que l'Etat, nullement impressionné, semble-t-il, ne concédait aux grévistes que des « centimes », selon l'« Humanité ».

Le 15 mars, Frachon et Descamps, en tête de 500 ouvriers qui devaient pour leur part s'arrêter à la porte, entraient au siège du C.N.P.F., pour la première fois depuis 1947. Les métallos débrayaient le même jour pour une nouvelle fois, plus massivement encore, ainsi que la chimie et certains secteurs du bâtiment et de la verrerie. Jusqu'à la fin du

mois, les actions devaient se poursuivre. Par deux fois, les 16 et 17 et les 25 et 26 les « Roulants » de la S.N.C.F. arrêtaient, dans des proportions importantes, le trafic ferroviaire, tandis que les électriciens coupaient le courant dans la journée du 23 mars.

Au moment où je fais cet article, de nouvelles consignes sont données aux postiers, à la R.A.T.P., à Air France, à la Défense nationale et dans le Bâtiment.

Quelles remarques préalables peuvent expliquer cette agitation. Il apparaît que les centrales ont tâté le terrain pour voir si la base suivait. Les secteurs traditionnellement en pointe ont été les premiers sollicités et, incontestablement, les grèves ont été suivies dans une assez large mesure. Il est donc probable que les actions entreprises vont se développer dans les jours à venir et sans doute entraîner des secteurs encore calmes.

L'accord C.G.T.-C.F.D.T. semble être au beau fixe et ces deux Confédérations ont l'initiative des mouvements, laissant F.O. dans l'ombre. Cette dernière d'ailleurs est passablement désorientée tandis qu'en son sein un duel sourd oppose la Direction à certaines fédérations qui manifestent une volonté sensible d'aller s'enfermer dans le Front syndical commun. Mais si la liaison C.G.T.-C.F.D.T. attire certains secteurs Force Ouvrière, il est certain qu'à l'échelon des confédérations rivales, tout n'ira pas sans heurts dans les semaines à venir.

Il est aussi peu probable que des mouvements rotatifs nous passionnés à une action généralisée, les grèves illimitées étant considérées par la C.G.T. comme aventuristes.

MECONTENTEMENT A LA BASE

Du côté des travailleurs, un changement s'est opéré, leur participation en nombre aux manifestations diverses qui ont eu lieu, montrent qu'un certain malaise existe parmi eux. En effet, les augmentations de salaires sont progressivement détériorées pour passer de 8,8 % en 1963 à 5,9 % en 1965, tandis que l'Etat paraît incapable de maîtriser la hausse des prix. L'insécurité de l'emploi, le chômage important incitent encore les travailleurs à protester.

Les patrons, d'autre part, ne laissant entrevoir aucune amélioration sensible, il est à prévoir que la disponibilité des travailleurs et leur esprit revendicatif s'en trouveront renforcés.

La dernière déclaration de Pompidou à la Foire de Lyon montre que l'Etat ne semble pas prêt à faire les moindres concessions, bien au contraire il paraît décidé si les grèves

s'amplifiaient à frapper fort et juste; l'armement de l'industrie française pour la concurrence mondiale doit s'effectuer dans le calme.

Tous les belligérants sont décidés à engager la bagarre, mais dans certaines limites seulement du côté des syndicats.

LES OUVRIERS DEBORDERONT-ILS LES SYNDICATS ?

Il ne faut pas se le cacher, ces grèves déclenchées sont pour une large part des grèves politiques et ne déboucheront sur rien de substantiel pour les travailleurs. Face à un patronat pressé par la concurrence extérieure et décidé à maintenir fermement les salaires des travailleurs, les syndicats opposent des grèves très limitées et fractionnelles, moyens inadéquats à une réplique efficace. Leur attitude montre bien la démission des représentants ouvriers vis-à-vis des monopoles et leur refus flagrant d'un combat dont ils ne seraient plus les maîtres. Cette position apparaît être celle principalement de la C.G.T. dont l'importance fait qu'elle se répercute sur les autres centrales. Ceux-ci veulent montrer aux travailleurs que le régime actuel n'admet aucun espoir d'un relèvement social, mais au lieu d'en tirer des perspectives révolutionnaires, leur horizon se borne aux législatives de 1967 dont ils espèrent, et font espérer aux ouvriers, qu'une majorité de gauche entraînera un relèvement du niveau de vie. L'action de ces dernières semaines n'est tournée que vers cette

issue et elle seule; créer les conditions favorables à une victoire de la gauche et pour faire éclater aux yeux des salariés l'incompétence d'un Etat voué aux monopoles.

En attendant cette heureuse victoire, qui ne changera rien du tout, si ce n'est de renforcer l'exploitation en intégrant complètement les organisations syndicales, le prolétariat abusé et sans défense subit la politique gaulliste. Il est sûr que cette mainmise de l'Etat ira en se renforçant. L'industrie pour être compétitive doit se concentrer et ces fusions n'iront pas sans réduction du personnel. Il est paradoxal aussi que, bien que le chômage ne soit pas résorbé, le Pouvoir envisage une importation accrue de la main-d'œuvre étrangère, il n'est pas besoin de nous faire un dessin pour en comprendre les intentions secrètes.

Les travailleurs semblent pourtant décidés à poursuivre les actions, une fois de plus cette volonté se heurtera à celle des organisations qui est de canaliser, pour des motifs électoraux, le mécontentement des ouvriers. Mais les conditions aidant il n'est pas exclu que les salariés débordent les syndicats.

Les anarchistes doivent donc se préparer à cette éventualité et en attendant de répandre partout la déclaration de la Commission Syndicale de la F.A. et de l'Union des Anarcho-Syndicalistes (1) :

— Lutte contre l'intégration;
— Campagne pour l'action directe généralisée (dénonciations des « voies de garage » : élections, grèves tournantes).

ERIC KOSCAS
(Jeunes Révolutionnaires
Anarchistes).

(1) Voir le M.L. de mars 1966, n° 120.

LE FRONT POPULAIRE EN MARCHE

La situation sociale, caractérisée par un échelonnement dans le temps des grèves partielles et catégorielles du secteur privé comme du secteur public, ne s'explique que si l'on prend en considération les derniers développements de l'union du parti stalinien avec les autres partis réformistes. L'accord C.G.T.-C.F.D.T. et les grèves qu'il a favorisées sont évidemment le prétexte idéal pour accélérer le mouvement d'union au sein d'un nouveau Front populaire autour d'un programme commun de gouvernement. Laurent Salini, éditorialiste de « l'Humanité-Dimanche » l'avoue cyniquement : « Le rapport des forces, les travailleurs et leurs syndicats tendent à le modifier en accentuant leurs coups, en se groupant, en conjuguant sous des formes diverses les efforts du secteur privé et du secteur public. Au front pouvoir-patronat, ils cherchent à opposer un front plus fort : celui de l'ensemble des salariés. Comme il est naturel, ils trouvent dans cette lutte la solidarité des partis de gauche, du Parti Communiste en premier lieu dont le Comité Central vient de rappeler qu'il fait siennes les revendications du monde du travail. Dans de nombreux cas, c'est ensemble que communistes, socialistes et autres démocrates se portent aux côtés des salariés. Du coup, ils sont amenés à évoquer les moyens d'un changement radical, d'une politique qui ne serait pas foncièrement hostile aux revendications des travailleurs. Et ils demandent — parfois au plan départemental — un programme commun de gouvernement. »

Notez bien que la conjugaison « sous des formes diverses » des efforts « de l'ensemble des salariés » n'est pas à confondre avec la grève générale de l'ensemble de la classe ouvrière qui reste le seul moyen pourtant d'en finir avec l'Etat et le patronat, comme d'en finir avec l'ensemble des partis « ouvriers » dont le seul but est de prendre le pouvoir en vue de rendre la démocratie bourgeoise plus supportable à la classe ouvrière.

LE SAUCISSON DE LYON ET LES RADICAUX

Le Front populaire de 36 comprenait les radicaux : il fallait bien trouver une majorité électorale et donc s'allier à des partis bourgeois mais néanmoins républicains. Aujourd'hui encore, on leur fait appel, malgré les réticences de certains d'entre eux qui préféreraient se trouver en compagnie de gens bien nés et bien propres comme « John Fitzgerald Lecanet », aussi les leaders radicaux ne font-ils pas l'affaire des purs parmi les purs : à propos de la Convention des Institutions Républicaines qui s'est tenue dans le fief du défunt Herriot, il est arrivé à Gabriel Matzneff de citer Bakounine :

« Qu'il soit sec ou à l'ail, pur porc ou mâtiné cochon d'Inde, le saucisson de Lyon est, comme chacun sait, le meilleur du monde. C'est une vérité

reconnue depuis la plus haute antiquité et déjà du temps d'Astérix le Gaulois, le bon saucisson de Lugdunum était le régale des gourmets. Mais Lyon n'est pas seulement la capitale du saucisson ; elle est aussi celle du fromage, autrement dit : du parti radical. Au siècle dernier, Michel Bakounine écrivait : « Le parti radical ne représente plus aujourd'hui que l'ambition individuelle de ses chefs qui voudraient occuper des fonctions et des places déjà prises, d'après le dicton : « Ote-toi de là pour que je m'y mette. »

« Ces lignes du philosophe anarchiste n'ont rien perdu de leur actualité et sont, me semble-t-il, une excellente formulation de la « Weltanschauung » de MM. Soulié, Maroselli et autres belles âmes valaisiennes à qui un arrivisme effréné et indécent tient lieu de pensée politique. » Comme si la gauche n'avait pas les leaders qu'elle mérite, comme si des idées de gauche pouvaient être détrempées par autre chose que des « arrivistes naseux », comme s'il pouvait y avoir la politique sans les politiciens ! Et puis, comment peut-on, comme Matzneff et J.-A. Pluhat, faire confiance à Mitterrand pour neutraliser ces leaders détraqués que sont Billères, Mollet, etc. ? Il est aussi détraqué (le pouvoir use) que les radicaux socialistes qui, comme leur nom l'indique, ne sont d'ailleurs que des libéraux modérés.

UN DILEMME

Si l'évolution du P. C. est extrêmement rapide du fait de la proximité des prochaines élections législatives, la gauche non communiste se trouve placée devant un problème qu'il lui faudra bien pourtant résoudre en choisissant l'équivoque actuelle : ou bien elle accepte l'alliance avec les communistes, au risque de perdre une partie de l'électorat centriste, ou bien elle accepte l'alliance avec les « autres républicains » à l'exclusion des éléments d'extrême droite qui, en dehors des élections présidentielles bien sûr, ne sont « évidemment pas des républicains ».

La deuxième solution serait en fait un retour à la « troisième force » dont on a vu ce qu'elle donnait au temps de la IV^e République. Il est probable que la gauche non communiste penche pour la première solution et accepte la venue de ministres communistes dans le futur gouvernement. Il reste cependant à gagner un certain nombre de voix sur l'électorat centriste ou gaulliste, car l'union de la F.G.D.S., du P.S.U. et du P.C. n'est pas majoritaire dans le pays. Les gens les plus à gauche veulent donc d'abord établir un programme commun, pour ensuite seulement gagner les électeurs centristes à ce programme au lieu de chercher à les rassurer en ménageant la chèvre et le chou. Il nous semble, quant à nous, que la nuance est bien subtile que le programme commun, s'il se réalise, sera bien forcé de ménager les intérêts des électeurs centristes. Voilà ce qui arrive aux « partis ouvriers » lorsqu'ils sont électoralistes : ils dégénèrent et finissent par trahir les intérêts de la classe ouvrière. Les éléments de celle-ci qui ont intérêt à la liquidation du capitalisme constituent évidemment une minorité.

MARXISME ET DEMOCRATIE

La mode est aux semaines. Après la semaine des « intellectuels catholiques » eut lieu la « Semaine de la pensée marxiste », organisée par le P. C., puis la « semaine de la pensée socialiste » organisée par le Centre d'Etudes et d'Education socialistes. Elles ont permis de faire le point pour les communistes comme pour les socialistes, qui s'inventent réciproquement. Les communistes ont jeté aux orties le peu qui leur restait de phraséologie révolutionnaire tandis que les socialistes ont redoré leur blason idéologique bien terni par de nombreuses années d'exercice du pouvoir au service de l'Etat bourgeois.

Après la déclaration d'Aragon sur la condamnation de Stinavski et Daniel, la semaine de la pensée marxiste,

l'apparition de Waldeck-Rochet à la télévision et la résolution du Comité central sur les problèmes idéologiques sont de nouveaux pas de la course en avant vers les démocrates-socialistes. Il s'agit de répudier même le marxisme le plus élémentaire (dictature du prolétariat, rôle dirigeant du parti dans l'Etat, etc.) au profit d'un vague démocratie, en prenant prétexte de la puissance des Etat « socialistes » et de la tradition démocratique française.

La théorie marxiste, qui assimile les intérêts de la classe ouvrière au parti communiste, comme la théorie de l'Etat, constituait jusqu'à présent des obstacles infranchissables non seulement entre les marxistes et les anarchistes, mais aussi entre les marxistes et les démocrates. Confrontant marxisme et démocratie, Maurice Duverger écrit dans « le Monde » :

« Tout Etat, toute autorité, tout pouvoir, contiennent en eux des possibilités d'oppression par leur nature même : c'est à peu près la seule conclusion certaine de la science politique, mais elle n'est pas contestable... »

« ... Reconnaître que tout Etat est dangereux par nature, que l'Etat socialiste l'est aussi (qu'il l'est même plus à certains égards), qu'il y a donc une oppression politique indépendante de toute oppression économique, cela n'est peut-être pas si éloigné du marxisme que son interprétation traditionnelle le fait croire à première vue. Des voies en ce sens sont ouvertes, qu'il reste à explorer. Faire du dépérissement de l'Etat — qui est pourtant un Etat socialiste, dans la phase où le périssement se produit — le facteur essentiel du développement d'une liberté totale, n'est-ce pas impliquer que l'Etat, même socialiste, contient des éléments d'oppression ? Marx n'a-t-il pas cherché, à travers les expériences de la Commune, et Lénine à travers l'organisation des Soviets, des moyens techniques de limiter l'Etat socialiste ? »

Tout cela, bien entendu, pour ramener les communistes au bercail démocratique et bourgeois et non pour les ramener à vanter les mérites de la Commune et des Soviets. Il ne lui vient pas à l'idée que si l'Etat soviétique au lieu de dépérir, comme le prévoient les marxistes, s'est au contraire fortifié au profit d'une bureaucratie, c'est que la lutte des classes n'est pas abolie en U.R.S.S. et que le régime n'est nullement un régime socialiste mais bel et bien un régime capitaliste d'Etat. Il nous déplaît fortement de voir la Commune et les Soviets invoqués par les démocrates, alors que s'ils sont bien la négation de l'Etat « socialiste », ils sont aussi la négation révolutionnaire de la démocratie bourgeoise et de son Etat.

UNE QUESTION A WALDECK-ROCHET

Mais aujourd'hui les communistes acceptent la pluralité des partis ou « lendemain de la prise du pouvoir par la classe ouvrière ». C'est ce que dit Waldeck-Rochet, clôturant les débats de la semaine de la pensée marxiste :

« A partir du moment où est rejetée la thèse du parti unique pour celle de la pluralité des partis, déclare-t-il, il va de soi qu'il n'y aura pas un seul parti au pouvoir, donc un seul parti dirigeant, mais tous les partis travaillant à la construction du socialisme seront au pouvoir et y auront leur part entière (...). Cela suppose aussi l'exercice de la liberté de pensée, de la liberté de réunion et d'association, du droit de grève et de l'ensemble des droits politiques pour les partis démocratiques au pouvoir et pour ceux qui sont dans l'opposition et qui acceptent de respecter les lois du nouveau régime socialiste. »

Dans tout cela, quelle est notre attitude ? Nous condamnons bien sur la démocratie bourgeoise. Comme le dit Proudhon « la démocratie n'est rien de plus qu'un arbitraire constitutionnel » et « le suffrage universel, c'est la contre-révolution ». Pourquoi ? parce que « tant qu'il n'y aura pas d'égalité économique et sociale, l'égalité politique sera un mensonge » (Bakounine).

Nous admettons cependant son caractère relativement progressiste dans la

mesure où, ne nous craignant pas encore, on nous accorde une certaine liberté d'expression. Certainement à ce qu'affirmait Lénine dans « l'Etat et la révolution », nous ne pensons pas que la forme d'oppression soit indifférente au prolétariat, et un régime démocratique, malgré toutes ses lares et ses injustices, est toujours préférable à un régime autocratique. Cela dit, il reste qu'au lendemain de l'instauration du « socialisme » étatique, nous ferons partie des minorités qui « n'accepteront pas les lois du nouveau régime socialiste », justement parce qu'il sera démocratique et capitaliste. Permettra-t-on aux minorités révolutionnaires de

s'exprimer et d'agir ? Cela semble extrêmement douteux.

Ajoutons, pour conclure que si nous ne sommes pas démocrates, nous accorderons pourtant au lendemain de la révolution que nous préconisons, les plus larges droits politiques et sociaux : « quel que soit leur objet, toutes les associations, comme tous les individus doivent jouir d'une liberté absolue » (Bakounine). Ce qui ne veut pas dire évidemment que sur le plan économique et sur le plan de la lutte armée nous laisserions les bourgeois rétablir le régime capitaliste qui aura été liquidé par la classe ouvrière.

Jacques SOREL (J.R.A.)

LE CATHOLICISME ET LES TRAVAILLEURS

des travailleurs un « certain titre de créance » surtout lorsqu'il est acquis par une pression sur les salaires. Il est urgent de pousser l'étude de ce phénomène complexe et des expériences d'où peuvent se dégager des solutions constructives. Dans sa nature, sa formation et son utilisation, l'autofinancement est au centre de droits multiples qu'il faut reconnaître, assurer et organiser avec la participation des divers intéressés.

« Cela vaut d'abord au plan de l'entreprise où, sans préjudice de la nécessaire unité de direction, il faut rechercher des modalités qui permettent une participation active des travailleurs à l'élaboration, au contrôle comme à l'exécution de décisions qui les concernent au premier chef. Souvent ils ne sont informés que trop tard de mesures les atteignant dans leur vie personnelle et familiale. Cela vaut également aux autres échelons : professions, régions, institutions nationales et internationales où il faut que les organisations syndicales, entre autres, aient la possibilité de participer à l'effort de prévision et d'orientation ».

Nous y voilà.

Tout ce verbiage, cet enrobage des mots et ces métaphores se refusant à nommer les choses par leurs noms aboutissent à la proposition de ce qu'on nomme en clair « l'intégration syndicale ».

L'intégration, c'est-à-dire la participation des travailleurs au système qui les frustre, c'est-à-dire leur accroissement à la vie politique, c'est-à-dire leur silence assuré au prix d'un os à ronger et de l'accession de quelques-uns d'entre eux aux sinécures gouvernementales.

Ainsi tous ces appels et ces rappels à la dignité humaine, centre de la vie économique-sociale, ces revendications à « certains titres de créance » des travailleurs, n'avaient pour objet que cette conclusion que les organisations syndicales « entre autres » devaient s'agripper au point d'entrer dans le giron de l'Etat.

Ce « entre autres » bien fait pour atténuer la précision de cet appel du pied est plein de promesses.

« Entre autres » c'est-à-dire entre le haut patronat et le système gouvernemental qui le protège ; « entre autres » c'est-à-dire bien pris en sandwich, incapable de réagir et n'ayant plus pour objet que d'assurer, par leur présence, le silence de la classe ouvrière.

La ficelle est un peu grosse, même maniée avec toute l'opacité et la casuistique dont sont capables les hommes d'Eglise.

HEMEL

DÉMOGRAPHIE RÉVOLUTIONNAIRE

Cette page a été réalisée par les militants du groupe de Bordeaux

« La Raison » de janvier 1966 publiait un très long article indiquant les faiblesses du « Planning familial ». Le « Canard enchaîné » sous la signature de Valentine de Coin-coin, prenait la défense de la doctoresse Lagroua Weill-Haillé. Il nous a semblé nécessaire après cela de préciser nos conceptions en matière démographique, et de remettre les choses au point. Il existe en effet, une position révolutionnaire sur le problème de la natalité. Nous n'avons pas la prétention ici de faire une véritable étude où tout serait dit et démontré mais nous tâcherons de sortir de l'argument allusif cher aux natalistes tel que : « Il est certes souhaitable que la natalité s'accroisse en France. » (1)

Il faut poser le problème de savoir pourquoi la natalité doit diminuer ou augmenter. Plusieurs réponses sont fournies par les divers mouvements qui s'en préoccupent. Nous analyserons successivement les points de vue de « La Vitalité Française », d'« Alfred Sauvy », de « Gaston Bouthoul », des « néo-malthusiens », sans oublier l'« Eglise Catholique », enfin nous dégagerons notre position par comparaison aux précédentes.

Dans notre société capitaliste où la consommation de masse est à la base de toute l'organisation sociale, il est indispensable que le nombre des consommateurs augmente pour que l'élevage de la production soit assuré. Prendre position sur le plan démographique aura donc des conséquences sur le plan économique. Il est bien entendu que les positions que nous défendrons ne sont concevables que parallèlement à un arrêt de la course à la croissance maximum.

THESES EN PRESENCE

Nous ne parlerons pas de tout le monde. Nous citerons simplement les thèses les plus représentatives de la pensée contemporaine dans le domaine démographique.

VITALITE FRANÇAISE

L'Alliance Nationale pour la Vitalité Française qui, dans le numéro 476 de mars-avril 1965 de sa revue, se déclare comme étant « une association visant à encourager l'accroissement de la natalité », n'est que la traduction démographique d'un nationalisme aujourd'hui dépassé. Dans un dépliant publié par la délégation du Sud-Ouest et distribué aux étudiants de l'Université de Bordeaux préparant le certificat de démographie, nous trouvons, au milieu de développements dont le sérieux est incontestable, la phrase suivante : « C'est une diminution (de la natalité) sensible qui pourrait être inquiétante, car elle risquerait de nous mettre en état d'infériorité vis-à-vis de nos voisins... »

Après avoir reconnu la nécessité d'une analyse à l'échelle mondiale des problèmes de population, l'Alliance préconise des politiques nationales différentes suivant les Etats. Partisane de la limitation des naissances dans les pays sous-développés, elle souhaite une politique nataliste en France par exemple. Sous l'appellation d'« électionisme scientifique », les moralistes cachent les contradictions de leurs pensées. Puisque les phénomènes de population ne peuvent se comprendre qu'à l'échelle du globe pourquoi vouloir les résoudre aux plans nationaux, pourquoi se refuser à adopter une politique globale visant à équilibrer la situation mondiale. Au lieu, par exemple, de diminuer ici et d'augmenter là, pourquoi ne pas prendre le surplus de tel pays et le porter dans tel autre où justement les richesses permettraient d'assurer à

ces hommes une vie meilleure ? Il est indéniable que les hommes sont difficilement déplaçables, mais les richesses par contre ne connaissent pas de frontières. Faute, donc, de pouvoir déplacer les surplus humains des pays sous-développés, il faudrait envisager une répartition, une redistribution des richesses.

Que devient la morale, dont les animateurs de l'Alliance se prétendent les défenseurs, si elle n'a de valeur que dans quelques pays ?

ALFRED SAUVY

Alfred Sauvy semble croire à un brusque ralentissement de la natalité. Nous ne demandons qu'à partager son optimisme à condition qu'il nous prouve son hypothèse. Or, rien aujourd'hui ne nous permet de penser que la population mondiale va cesser de s'accroître dans les années à venir.

Admettons son analyse économique visant à montrer qu'une population jeune est plus dynamique qu'une population âgée et, comme lui, il nous faut reconnaître l'existence d'un maximum au-delà duquel la vie humaine deviendrait impossible. Ce maximum s'appelle optimum de population.

Mais alors, si nous recherchons constamment ce dynamisme indispensable à la compétition économique internationale, il ne faut pas envisager un plafond, autrement dit une baisse de la natalité qui se traduirait immédiatement par un vieillissement de la population et, par suite, par une impossibilité de mener la compétition. Il y a donc une apparente contradiction dans la thèse de Sauvy. Bien plus critiquable encore est sa conception sur le vieillissement de la population. Au siècle dernier, un homme de trente ans était un vieux ; aujourd'hui, il est en pleine force de l'âge. La population, grâce à la médecine, a vieilli et son activité n'a pas pour cela diminué, bien au contraire.

À la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième, la France a connu une période de dépression démographique par rapport au reste du monde, c'est à cette époque justement qu'elle fut une des premières du monde scientifique et intellectuel. De la France partirent la photographie, le cinéma, l'aviation, le sous-marin, la vaccinothérapie, le socialisme révolutionnaire, le moteur à explosion, l'automobile et la sociologie, sans parler de l'art, de l'esthétique et de l'architecture.

Sur cette période, les animateurs de la Vitalité française écrivent (2) : « Cette stagnation, qui s'est poursuivie jusqu'en 1946, a entraîné un déclin d'influence en Europe et dans le monde, d'autant plus marqué qu'elle coïncidait avec un accroissement sans précédent de la population des autres grandes puissances. » Sans commentaires.

Il est bien évident que l'énergie dépensée à recevoir et à intégrer un nombre croissant de jeunes pourrait l'être dans le domaine scientifique en général et, par là même, améliorer véritablement la condition des vivants.

GASTON BOUTHOU

Un homme ose aujourd'hui s'élever contre la politique populationniste des pays développés. Il s'agit de Gaston Bouthoul, vice-président de l'Institut international de Sociologie. Bien que non révolutionnaire, il pousse un cri d'alarme et considère que l'accroissement de la population ne pourra qu'amener une guerre, seule « relaxation démographique » possible aujourd'hui, à l'heure où la médecine a fait reculer l'ensemble des fléaux qui, natu-

rellement, viciaient les populations de leurs surplus.

Il condamne sans ambiguïté le natalisme. Mais écoutons-le plutôt : « Dans une civilisation mondiale ordonnée, qu'elle soit socialiste ou libérale, on peut accorder à l'homme tous les droits qu'on voudra, hormis celui de procréer inconsidérément. » (3)

Nous n'analyserons pas ici la thèse de Bouthoul, ce qui a déjà été fait dans le numéro 118 du Monde Libéral de janvier 1966, page 11, dans un article intitulé « La montée des jeunes et la guerre ».

NEO-MALTHUSIANISME

Les néo-malthusiens recherchent une attitude responsable vis-à-vis des générations futures. Il ne s'agit pas, en effet, de savoir si momentanément les pays industrialisés peuvent nourrir plus de monde, mais bien au contraire si, dans cinquante ou 100 ans, des conditions de vie acceptables pour le développement complet de l'homme pourront être obtenues, dans une société de plusieurs milliards d'individus. Il ne s'agit pas de nourrir simplement les hommes, mais de leur permettre de se développer et de se former. Il faut replacer le problème sur le plan de l'éthique. Or, quelles seront notre liberté, nos possibilités d'épanouissement lorsque nous serons les uns contre les autres, lorsque les villes auront remplacé les campagnes ?

OU MALTHUS AVAIT RAISON

La guerre, les allocations familiales, la propagande lapiniste et le redoublement de la répression de la propagande anticonceptionnelle ont amené un accroissement de la population en France... 9 millions en vingt ans ! Voilà le fait.

La courbe de l'accroissement est bonne à méditer. Voici les chiffres fournis par l'Office central de la Statistique :

1946	...	40 000 000	de Français
1948	...	40 800 000	—
1950	...	41 500 000	—
1952	...	42 200 000	—
1954	...	43 000 000	—
1956	...	43 600 000	—
1958	...	44 600 000	—
1960	...	45 600 000	—
1962	...	46 400 000	—
1964	...	48 000 000	—
1966	...	49 000 000	—

De 1946 à 1956, l'augmentation est régulière : de 300 000 à 400 000 nouveaux Français par an (naturalisations comprises).

De 1962 à 1964, les « Pieds Noirs » amènent un « bond » accidentel. Dans les dernières années, l'augmentation est de 500 000 par an, les « gosses de la guerre » commençant à faire des gosses à leur tour. L'accroissement des naissances est traduit par une courbe exponentielle, il se fait selon une progression géométrique.

Ce qu'avait dit Malthus !...

Jacqueline Beaujeu-Garnier (4) écrit : « Dans le cadre d'une population régulièrement décroissante, il faudrait renoncer à certains avantages sociaux, reculer l'âge des retraites et encore écraser les travailleurs de charges financières disproportionnées. Après une période de régression très difficile, on obtiendrait une population plus adaptée (5). Mais comment réaliser de sang-froid pareille révolution portant sur une longue période ?... Nous vous retournerons votre question, madame : comment envisager de sang-froid une évolution sans issue, en laissant de

côté la seule solution capable d'amener « une population plus adaptée » (pour reprendre vos propres termes, sous prétexte que cette solution est difficile ? Est-ce là votre sens de la responsabilité ? Vous renvoyez aux générations futures le soin de résoudre les problèmes d'une inflation démographique, prétextant la trop grande difficulté de la seule solution. Oubliez-vous que chaque minute qui s'écoule rend plus difficile encore l'adaptation si nécessaire, ou comptez-vous sur une guerre pour nettoyer la surface du globe et permettre aux survivants, forts de l'expérience du passé, d'adopter enfin une politique raisonnable de population ?

Les néo-malthusiens, dont nous sommes, réclament la responsabilité et se rejettent pas dans l'avenir la solution du problème présent.

L'EGLISE CATHOLIQUE

Nous devons parler de la position de l'Eglise catholique, dont la tartufferie n'a pas d'égal. Oubliant le « Tu ne tueras pas » du Décalogue, elle bénit les armées, mais s'oppose à la contraception. Peu préoccupée du sort des vivants, elle ne semble s'intéresser qu'au sort des êtres futurs auxquels elle n'offre qu'une morale circonstancielle. Jusqu'à la fameuse déclaration aux sages-femmes de Pie XII l'Eglise catholique n'acceptait aucune méthode contraceptive. Depuis, la méthode Ogino est acceptée et conseillée. Le principe formel est brisé, pourquoi alors accepter ceci et refuser cela au nom dudit principe ? Il est bien évident qu'elle se laisse pousser par des considérations extérieures à la morale qu'elle prétend défendre.

D'ailleurs, que vient faire la morale dans cela ? Il est permis à chacun de se fixer des principes de vie, mais ceux-ci ne sont valables que pour ceux qui les acceptent. Or, l'Eglise, par les lois qu'elle fait voter par ses partisans, impose son point de vue.

Quant aux arguments qu'elle avance pour justifier sa position, ils ne résistent pas à une analyse approfondie. En effet, prétendre que les anticonceptionnels sont néfastes, car allant contre la nature, ne tient pas debout. Elle ne s'oppose pas aux médicaments qui pourtant, en guérissant les malades, vont contre la nature qui a rendu l'homme malade. Se refuser à aller contre la nature, c'est prétendre qu'elle incarne le bien ; or, justement, la religion chrétienne ne se veut pas pragmatique. L'homme doit, pour elle, se rendre maître et alors pourquoi pas de la fécondité, qui n'en est qu'un aspect ? La position de l'Eglise se comprend lorsqu'on regarde son absolutisme. Une évolution contrôlée de la population aurait pour conséquence de libérer l'homme du souci majeur de son existence : l'intégration d'un nombre sans cesse croissant de jeunes. Ainsi libéré, il pourrait se consacrer à des études et à des réflexions génantes. Ce n'est pas le fait du hasard si, dans la période envisagée plus haut, parallèlement à un essor scientifique sans précédent, la France fut le centre de la libre pensée, de l'athéisme.

L'homme libre réfléchit. De cela, l'Eglise n'en veut pas. Aussi, jouant sur son humanisme généreux, elle lui met des gosses dans les bras, sachant qu'il ne les abandonnera pas et que, pendant qu'il s'occupera d'eux, il ne pensera pas à autre chose.

Cette explication permet de comprendre également son attitude vis-à-vis des guerres qui, elles aussi, permettent de maintenir l'ordre d'en haut » en réveillant les haines.

Il serait faux de penser que seuls

les croyants se réfèrent et se veulent de cette morale rétrograde. Des laïcs militants n'arrivent pas à s'en dégager. Influencés par notre civilisation chrétienne, ils défendent des positions qui font le jeu de l'Eglise contre laquelle ils luttent.

UNE SOLUTION : LE PLANNING FAMILIAL

Ses réalisations, bien que limitées, sont intéressantes. En permettant au public de se procurer, malgré la loi de 1920, des contraceptifs, il a facilité l'harmonisation des couples, la libération de la femme.

Avec ou sans Planning, la contraception est pratiquée par le public. Malheureusement, ne possédant pas les moyens nécessaires, les gens se rabattent sur des pratiques peu sûres, voire dangereuses pour la santé (retrait).

Le plus grand avantage du Planning est de fournir aux gens des procédés sûrs et médicalement contrôlés.

Mais ses insuffisances sont notables. Il ne s'agit pas de le critiquer mais, comme le reconnaît le *Canard enchaîné*, il a fait des erreurs. Pourquoi se refuse-t-il à vouloir les corriger ?

Se refusant à préconiser une politique dénataliste par peur des autorités, il limite de plus en plus son action. Il finit même par se transformer en entreprise commerciale profitant de l'interdiction de la libre vente des contraceptifs pour obliger les gens à passer par lui et ses médecins afin de les obtenir.

Il adopte vis-à-vis de l'avortement une attitude nettement rétrograde, se faisant par là même l'écho des moralistes.

LOI DE 1920 ET FAUX PROBLEMES

Aiguiller la discussion sur une voie de garage est un procédé classique pour rompre un débat.

L'abrogation de la loi de 1920 est à l'ordre du jour. Aussitôt, le gouvernement (comme le Concile) nomme une commission pour étudier les effets de la pilule. Il y a bien d'autres procédés contraceptifs... En saine logique, il faudrait en dresser la liste, étudier les avantages des uns et des autres. « Veux-tu pas l'savoir ! », a dit l'adjudant. « Attendez le rapport sur la pilule. »

Dans la discussion générale, le procédé est le même. En vain, la doctoresse Weill-Hallé parle-elle des misères des conceptions imposées; en vain, des milliers de docteurs réclament-ils l'extension de l'avortement légal à la rubéole, créatrice de monstres; on leur répond sur la question de population.

Comme si le mari se concentrait là-dessus, le soir, en disant à sa femme : « Chérie, pensez fortement à la France de cent millions d'habitants voulue par monsieur Debré et prenez la position adéquate. » Stupide !... On fait l'amour pour d'autres raisons, M. Debré comme tout le monde. Cependant, suivons ces messieurs sur le problème démographique. Ils feignent de discuter comme si nous étions à égalité, comme si le problème n'offrait qu'une solution. Leur loi de 1920 nous contraint à l'enfantement aveugle; mais nous ne réclamons pas une loi qui les contraigne, eux, à se limiter.

Ils veulent des familles de quatre enfants (en moyenne). Qu'à cela ne tienne : quand nous ferons deux enfants, qu'ils en fassent six et la moyenne sera respectée.

La discipline ne doit intervenir que s'il y a nécessité d'une règle commune, mais chacun peut suivre sa voie, alors... à chacun sa liberté.

Rassurons-les : dans les pays où règne le birth control, Angleterre, Suède, certains Etats d'Amérique, etc., la population ne cesse d'augmenter. Le désir de l'enfantement est un besoin naturel, et il suffit à tout. Mais il n'est pas besoin de les rassurer : ils le savent bien.

Le Planning veut réviser la loi de 1920. Il s'agit d'un progrès, mais en apparence seulement. Car cette loi tombe en désuétude dans sa partie propagande. La réviser c'est l'actualiser. Dans son projet, le Planning met entre les mains de tous les docteurs le contrôle de la contraception. Ceux-ci étant entre les mains de l'Eglise catholique, nous pouvons déjà imaginer ce

que deviendra le peu de liberté que nous venons d'acquérir.

Nous ne saurions ajouter grand-chose à l'article de *La Raison* qui est excel-

ATTITUDE RÉVOLUTIONNAIRE

A notre avis, les difficultés auxquelles fait allusion Jacqueline Beaujeu-Garnier tiennent surtout à l'organisation de la société. Le problème démographique est à la fois cause et conséquence de tout notre système de vie. Cause dans la mesure où le nombre croissant des hommes conditionne l'organisation du travail, et conséquence par la division en cellules familiales où chaque couple veut « son enfant » qu'il élèvera à « sa façon ».

Modifier la démographie, c'est donc concevoir différemment le travail et la production. Si le nombre de jeunes diminue, il faudra que la quantité d'inutiles (soldats, policiers, curés...) d'êtres non productifs décroisse également.

Mais il faudra aussi revoir la famille. Quoi de plus artificiel que cette notion qui oblige les enfants à vivre ensemble alors que leurs caractères sont parfois incompatibles. Quant aux parents, ils est traditionnel de dire que la présence des enfants les soude, les unit. Comment expliquer alors qu'en 1957 (pour ne citer que cette année-là), il y eut 14 211 divorces ou séparations de corps de ménages sans enfants, contre 26 767 avec enfants.

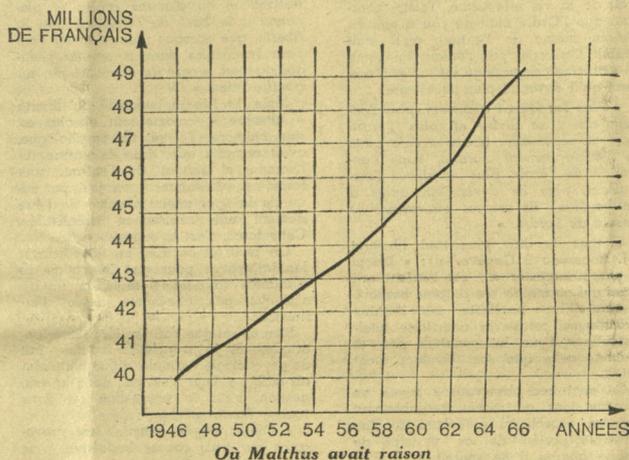
D'après ces chiffres provenant du ministère de la Justice, il semble bien

lent, sans tomber sous le coup de la loi. Nous préférons nous étendre plus longuement sur nos conceptions qui sont d'inspiration néo-malthusienne.

que les enfants ne soudent pas grand-chose. Surtout lorsque l'on sait qu'il y a autant de ménages ayant des enfants que de ménages n'en ayant pas. D'après le recensement de 1954, il y aurait 7 961 040 ménages sans enfants sur un total de 13 418 040. Conclusion : les ménages avec enfants se brisent en gros deux fois plus que ceux sans enfants.

Et contre cette évidence les « bien-pensants » continuent à affirmer le contraire. Les « sans-enfants » n'étant pas tous des stériles, il faut bien reconnaître que loin de perturber le couple, la contraception l'unit.

La situation explosive de notre époque ne peut que mener à la catastrophe si nous ne la modifions pas, comme nous l'avons montré précédemment. Le système capitaliste pris dans la course à la production maximum ne peut pas, sous peine de suicide, la modifier. Les propositions socialistes ne se préoccupent pas du démographique. Or, comme nous venons de le montrer, il n'y a pas de solution du social indépendante du problème démographique. Vouloir tout résoudre par l'urbanisation est certainement le mensonge, l'hypocrisie les plus marquants des partis communistes et assimilés.



LE COUT DE LA VIE ET LA NATALITE

La statistique est une belle chose, mais il faut savoir l'interpréter. Chiffres fournis par l'Institut National de la Statistique :

PRODUIT NATIONAL BRUT DE LA FRANCE	
1949	87 mill. de fr.
1952	145 »
1953	151 »
1954	160 »
1955	172 »
1956	191 »
1957	213 »
1958	244 »
1959	267 »
1960	296 »
1961	319 »
1962	356 »
1963	391 »

Mais ces chiffres ne représentent rien en eux-mêmes, la valeur du franc variant d'une année à l'autre. Il faut les ramener à un étalon fixe.

Les économistes prennent comme base la valeur inférieure et ramène le franc 1966 au franc de l'année d'origine. Cette méthode n'est valable que pour eux. Elle n'est pas « parlante » à l'esprit non initié. La méthode contraire est préférable : hausser (pour le calcul) les francs antérieurs au niveau du franc actuel (la courbe des variations est d'ailleurs la même dans les deux cas).

Comme un exemple parle plus qu'un long tableau, contentons-nous des chiffres suivants, arrondis pour la compréhension :

— de 1956 à 1963, le coût de la vie a augmenté de 50 0/0 ;
— le produit national brut est passé de 300 milliards (30 000 milliards d'an-

ciens francs) à 400 milliards (40 000 milliards d'anciens francs) ;

— la population est passée de 43 millions à 48 millions ;

— le revenu moyen par tête d'habitant est donc passé de 7 000 F (700 000 anciens francs) à 8 000 F (800 000 anciens francs).

Si la population était restée au chiffre de 1956, le revenu moyen par tête d'habitant serait de 9 000 F (900 000 anciens francs). L'accroissement de la population est une source de revenus pour la France... mais pas pour les Français.

LE POINT DE VUE FEMININ

Cela dit, revenons sur le plan de l'éthique qui est trop souvent oublié pour ne pas dire toujours, au profit de la morale et de la sacro-sainte économie que l'homme doit servir docilement. A ce niveau, il faut revaloriser la place de la femme. Non pas pour en faire un objet ayant plus de valeur, mais bien au contraire pour lui permettre d'atteindre une liberté jusqu'alors refusée. Il faut reconnaître que la nature ne l'a pas gâtée. En plus d'un pucelage qui l'asservit à l'homme désireux d'être le premier, elle supporte la grossesse et la maternité dont les joies ne sortent pas de l'ordre de la poésie.

Il est symptomatique de remarquer que seuls, sauf de rares exceptions, les hommes abordent ce problème. Or pourtant la femme n'est pas sans conceptions à ce sujet. Ecoutons plutôt l'une d'elles s'exprimer :

« Ah... Il y en a du monde, pour s'occuper de notre vagin ! Pompi-dou, le Concile, pilule, pas pilule ! Ogino si... Ogino no !... Thermo-mètre... Injection... balanceiro !... C'est qu'ils veulent nous donner un

« moyen sûr pour n'avoir pas de gosses ! Garantit 100 0/0... sans bavure !... pour rien !... prêt ! au 1/10 de seconde.

« En attendant qu'ils l'aient trouvé leur beau moyen, pesé, contrôlé, certifié, la loi de juillet 1920 nous laisse le choix : la ceinture ou la maternité. Ne savez-vous donc pas, braves gens, que le bon pessaire, cervi-coïde de nos grand-mères est encore le moyen le plus sûr d'éviter la grossesse !... Et c'est le seul dont vous ne parlez pas !

« Efficace à 95 0/0 dit un spécialiste, à 99 0/0 dit un autre, mais ont-ils vérifié nos explications ? « Quand nous disons à nos grands-bénéfés de maris : « Je l'ai sans doute mal placé » ou « j'ai dû le retirer sans précautions », combien de fois cela cache-t-il : « J'ai eu la flemme de le mettre », voire, le voisin m'a excité juste quand je ne l'avais pas sous la main !

« Suffisamment efficace, donc, une seconde pour le placer ; deux secondes à 10 F l'un pour toute la vie ! un peu plus d'hygiène à observer, mais ça ne sera pas un mal ! ça nous suffit en attendant !

« Nous vous délivrons donc, ministres du culte ou de la santé, du soin de chercher, dans le meilleur des mondes, la meilleure des pilules !

« Supprimez la loi de 1920 et ne vous occupez pas du reste !

« Faites l'amour avec votre femme comme il vous plaira et ne vous occupez pas de savoir comment nous le faisons. »

En ce langage que certains trouveront déplacé, l'une d'entre nous s'exprime. C'est justement pour limiter cette liberté qu'ils s'accordent si facilement, que les hommes s'opposent à la contraception. Mais trop souvent, Mesdames, nous aimerions trouver chez vous cette recherche de la libération. Votre éducation n'est pas faite pour améliorer les choses et rares sont celles d'entre vous qui tiennent ce langage.

LA LIBERTE

Sur le plan de la liberté en général, il est bien évident que plus nous sommes nombreux, plus il faut réglementer, policer les rapports entre les individus.

Nous ne voulons pas d'une société dans laquelle l'homme serait astreint à encore plus de contraintes limitant sa liberté d'action et de pensée. Lorsque les campagnes auront disparu, lorsque la nature sauvage aura fait place aux usines et aux routes, lorsque enfin les déplacements saisonniers seront réglés pour éviter les engorgements (comme, par exemple, l'étalement des vacances parce que les stations balnéaires ne peuvent pas recevoir tout le monde à la fois), où sera notre liberté dans ces mécanismes savants et bien réglés dont la nécessité ne saurait être discutée dans l'état actuel des choses ?

CONCLUSION

La course à la production qui nécessite une natalité sans cesse croissante doit être arrêtée. Il faut se décider enfin à aménager notre vie présente sans courir derrière un hypothétique bonheur.

Avec Bouthoul nous pensons que : « Dans la conjoncture actuelle, il est deux problèmes politiques majeurs : celui de la guerre et celui de la surpopulation. De leur solution dépendra le sort futur de l'humanité. C'est maintenant qu'elle doit choisir entre une civilisation de perfectionnement, ou un pululement corrigé par des hécatombes périodiques. Tout le reste nous viendra par surcroît. » (6)

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- « Vues sur l'économie et la population de la France jusqu'en 1970 », par Jean Bénard (P.U.F.).
- « Manuel élémentaire de démographie française » (revue de l'Alliance nationale pour la vitalité française).
- « Vitalité Française » (revue de l'Alliance nationale pour la vitalité française).
- « Géographie de la population », par Jacqueline Beaujeu-Garnier (Librairie de Médecis).
- « Bulletin d'information du ministère de la Santé publique et de la Population. »
- « La surpopulation dans le monde », « La surpopulation », par Gaston Bouthoul (Payot).
- « Sociologie de la politique », par Gaston Bouthoul (P.U.F.).

- (1) Tract du Planning Familial.
- (2) Manuel élémentaire de démographie française, p. 43.
- (3) « La guerre », par Gaston Bouthoul.
- (4) « Géographie de la population », p. 211.
- (5) Souligné par la rédaction.
- (6) « Sociologie de la politique », p. 124.

C'est aux environs de sa trentième année que Tolstoï commença à s'occuper activement de l'éducation. Certes, dès l'âge de 21 ans — en 1849 — il avait fondé une école (ce qui prouve bien que l'éducation l'attira toujours) (2), mais il ne se lança vraiment qu'en novembre 1859 lorsqu'il fonda une école dans une chambre haute de sa propre maison.

A l'heure annoncée, il trouva sur le seuil une vingtaine d'enfants vêtus de toile blanche à la mode paysanne. Il leur fit monter l'escalier, leur ouvrit une pièce contenant des pupitres et un tableau noir, et commença à leur enseigner l'alphabet.

Bientôt ils furent quarante garçons et filles, âgés de 7 à 13 ans auxquels se joignirent quatre adultes désireux d'apprendre. Ce chiffre augmenta par la suite et trois classes ne tardèrent pas à se former. Tolstoï s'adjoignit trois assistants (des étudiants) et l'on construisit sur le domaine, une maison d'école.

Le point de départ de cette expérience est le doute. Tolstoï, en effet, écrit :

« La base de notre activité, c'est la conviction que non seulement nous ne savons pas, mais même que nous ne pouvons pas savoir en quoi doit consister l'instruction du peuple, que non seulement il n'existe aucune science de l'instruction et de l'éducation mais qu'on n'a même pas encore posé sa première base, que la définition de la pédagogie et de son but, au sens philosophique, est impossible, inutile et nuisible... » (3)

Il s'aperçoit bien vite, de la coupure (pour ne pas dire l'abîme) qui existe entre l'école, les méthodes traditionnelles et la vie et il s'écrie : *« Partout l'influence de la vie est écartée des soins du pédagogue. Partout l'école est entourée du mur chinois de la sagesse des livres... »* et il poursuit : *« Regardez le même enfant à la maison, dans la rue, à l'école : tantôt vous voyez une créature pleine de vie, joyeuse, curieuse, le sourire dans les yeux et sur les lèvres, qui cherche à tout savoir, qui exprime clairement et avec force ses idées, dans sa propre langue ; tantôt vous voyez une créature fatiguée, renfermée, avec une expression de fatigue, de crainte et d'ennui, qui répète seulement des lèvres, des mots étrangers dans une langue étrangère, une créature dont l'âme, comme un escargot, s'est cachée dans sa demeure. » (3)*

Ces constatations (qu'il est encore aisé de faire aujourd'hui), amenèrent bien vite Tolstoï à l'idée de respect de la « Liberté de l'enfant », à la haine de tout régime de contrainte qui entraîne nécessairement le mensonge et qui fige la vie.

On comprendra alors, que, quelques enfants, qu'on ne pouvait persuader de rentrer chez eux le jour fini, dormaient dans les bois, à la belle étoile ou dans une hutte voisine.

Les dimanches après-midi, le « musée scolaire » était ouvert au public et le

Pionniers de l'Éducation libre

L'ÉCOLE DE TOLSTOÏ

personnel enseignant tenait une réunion pour examiner les progrès accomplis par chaque élève et tirer des plans pour la semaine à venir.

Tolstoï n'était connu et nommé des enfants que par son prénom (4). Aucune leçon n'était obligatoire. Il n'y avait ni punitions, ni récompenses. Pas non plus de programmes ou de méthodes imposées aux éducateurs : ce qui leur souriait le plus était tenu pour bon. Et de même pour les enfants : lorsque l'enseignement était bien fait, les élèves venaient de leur propre mouvement s'en allaient à regret, et trouvaient l'étude aussi simple et nécessaire que la respiration.

La Liberté, nous venons de le voir, était la règle à Iasnaja-Poliana, on pourrait même dire que c'était la liberté totale, l'Anarchie, mais pas le désordre !

Peu à peu en effet, se substituait à l'ordre extérieur et factice un ordre intérieur, organique et profond qui émanait de la vie elle-même. Tolstoï constata que l'Ordre était né peu à peu du besoin même de l'enfant, qu'il était établi librement par l'enfant lui-même et s'affirmait davantage au fur et à mesure qu'il devenait plus nécessaire :

« Plus les élèves avancent, plus l'enseignement se divise et plus l'ordre devient nécessaire. Grâce à cela avec le développement normal, sans contrainte, de l'école, plus les élèves s'instruisent, plus ils deviennent aptes à l'ordre. Plus ils sentent eux-mêmes le besoin de l'ordre. »

Comme le dira plus tard l'Institut J.-J. Rousseau à Genève (5) : *« Discat a puero magister », c'est l'enfant qui enseigne au maître ses propres besoins. L'enfant libre manifeste ses besoins biologiques, refuse la nourriture intellectuelle qui ne lui convient pas, et réclame celle que son développement exige.*

Ce sont ces observations faites au jour le jour qui firent véritablement prendre conscience à Tolstoï de l'incroyable portée de ce principe de liberté auquel il se sentait invinciblement et toujours ramené, et il en conclut que la liberté est une « méthode » la méthode par excellence, et le critérium des méthodes :

« Moins les enfants apprennent avec contrainte, meilleure est la méthode ; plus ils sont contraints, plus elle est mauvaise.

« ... Dans mes articles pédagogiques, j'ai exposé les causes théoriques qui me font croire que la seule base de tout enseignement c'est le libre choix des élèves de ce qu'il leur faut apprendre et de la façon de l'apprendre. Mais en pratique, j'ai toujours appliqué ces règles aux écoles que je dirigeais et les résultats en étaient toujours bons, tant pour les maîtres que pour les élèves, de même que pour l'élaboration de nouveaux procédés, ce que j'affirme très hardiment puisque des centaines de visiteurs de l'école de Iasnaja-Poliana l'ont vu et connu... »

« ... Comme la contrainte dans l'enseignement me répugne, par conviction et par caractère, je ne les contraignis en rien et dès que je remarquais qu'ils n'acceptaient pas volontiers certaines choses, je n'insistais pas et je cherchais un autre biais. De ces expériences, il résulta pour moi et pour les maîtres qui travaillaient avec moi à Iasnaja-Poliana et en d'autres écoles et plaçaient à la base de l'enseignement la liberté, que presque tout ce qu'on écrit pour les écoles dans le monde pédagogique est séparé de la réalité par un gouffre infini. » (3)

Mais, la liberté intégrale, la liberté « absolue » (comme tout absolu) est une chimère. Tolstoï, fin psychologue, avait compris que, dans la nature de l'homme et surtout de l'enfant, une force est constamment en jeu, par laquelle la spontanéité absolue de l'être devient une abstraction irréalisable. Cette force, c'est la suggestion (2).

On peut (et on doit) en effet écarter les influences pour que la nature se manifeste librement ; mais la nature n'est-elle pas elle-même tissée d'influences ?

Bien avant que l'on eut formulé scientifiquement la suggestion comme fait de psychologie normale et que Bernheim ait écrit : *« Tout n'est pas dans la suggestion, mais la suggestion est dans tout »,* Tolstoï déclare :

« Toute activité humaine est provoquée par trois causes impulsives : le sentiment, la raison, la suggestion, ce même état que les médecins appellent l'hypnose.

Bien sûr, la suggestion est une puissance la plus souvent néfaste (superstitions, dogmes, esclavages, etc.) c'est pourquoi, une des tâches, et non la moindre, de l'éducateur sera de veiller à préserver l'enfant des suggestions

néfastes, mais pas à le préserver de toute suggestion, puisque cela est impossible ! Il faudra donc que l'éducation élimine autant que possible les suggestions néfastes et renforce les bonnes. C'est du reste ce qui amena Tolstoï à écrire :

« L'homme ne peut se maintenir continuellement aux hauteurs qu'il atteint parfois ; seulement, une fois ces hauteurs atteintes, il faut qu'il s'hypnotise, afin d'agir durant les périodes de dépression conformément à la révélation qu'il a eue sur les sommets. »

L'ENSEIGNEMENT A IASNAJAPOLIANA

Tolstoï considérait que les études historiques devaient partir du présent pour découvrir le passé et remonter de génération en génération (2 et 3). De même, pour lui, l'étude de la géographie prenait son point de départ dans la localité et progressait du dedans au dehors, comme une excursion conduisant de la salle de classe à travers le vaste monde. A cela il ajoutait que selon lui les notions historiques et géographiques restaient quand même, pour la plupart, inassimilables avant l'université, les enfants n'ayant que la notion du monde présent sous leurs yeux, supplémentée par l'imagination (notes 1, 2 et 3).

Bientôt, il suggéra à ses élèves d'écrire des pièces de théâtre ; et, de fait, l'excellence d'une pièce ainsi composée et mise en œuvre par un garçon nommé Fedka et deux de ses amis, lui inspira un véritable enthousiasme. Les trois enfants, sans en rien dire avaient passé des nuits blanches pour parfaire leur œuvre.

Tolstoï imprima cette pièce dans son journal scolaire mensuel et vit en elle la preuve que la création et la jouissance artistique sont un besoin inhérent à tout être humain. Le fait d'écrire selon lui, était une activité naturelle et indispensable ; l'étude de la grammaire n'avait pas à être séparée de la rédaction, comme une connaissance distincte. L'exemple des auteurs valait mieux que le précepte.

René BIANCO.

(1) Voir sous le même titre l'article d'Anthony Weaver paru dans « Frédom » du 9-7-1949, publiée dans « Le Libérateur » du 6-4-1951 dans une traduction d'André Prunier.

(2) Tolstoï éducateur, par Charles Baudouin Ed. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1921, 194 pages.

(3) Œuvres Tomes XIII et XIV (réunissant tous les articles pédagogiques de Tolstoï). Ed. Stock, Paris.

(4) Curieuse attitude pour un Comte (!). On voit bien en cela comment l'éducateur en oublie ses origines.

(5) L'École des Sciences de l'Éducation (Institut J.-J. Rousseau) fut fondée en 1812. Son but était l'orientation et la formation des personnes se destinant aux carrières pédagogiques (directrices de jardins d'enfants, d'écoles, agents d'œuvres sociales, protection de l'enfance, assistants de laboratoires de pédagogie, etc.).

(La suite de cet article passera dans le prochain numéro.)

JUNG le séducteur

Je suis étonné de voir certains libertaires séduits par la pensée de Jung — mais Jung a bien conquis « Planète », « l'Orientation nuptiale », Jean Charon, un couvent de dominicains, pourquoi n'aurait-il pas embarqué Maurice Joyeux à la suite de Hem Day, Jean Coulardeau à la remorque de Gaston Bouthoul et Raymond Berthou à la traîne de Daco.

Raymond Berthou (« Monde Libertaire », n° 109) nous dit :

« L'éducation actuelle pousse l'homme à la violence, à la haine, au mépris et à la compétition brutale. Mais l'homme naît-il au monde ainsi ? »

« Non, il le devient parce qu'il a appris des son enfance », J.-J. Rousseau aurait poursuivi « L'homme est bon, c'est la société qui l'a corrompu. »

Voilà la psychologie moderne ! On abandonne l'enfant « pervers polymorphe » pour retrouver le « bon sauvage ».

Ce progrès ne peut rassurer que théologiens et individualistes antisociaux.

Quant à Jean Coulardeau, il postule que

les « croyances anciennes sont passées dans le domaine du réflexe ». Messieurs les biologistes, inutile de continuer vos recherches sur l'hérédité des caractères acquis, de poursuivre inutilement le problème du Sona et du Germen puisque c'est Jung qui vous le dit...

Mais Maurice Joyeux (« Monde Libertaire », n° 118) va plus loin en affirmant que « la pensée de Jung a continué et rectifié celle de Freud ».

Pauvre Sigmund, n'y aura-t-il que les snobs pour être freudiens ! De Moscou au Vatican, en passant par la F.A. et Papon, tous les adversaires se trouvent d'accord pour rejeter, minimiser, caricaturer la psychanalyse. A tout cela une seule cause : l'ignorance, mère de la certitude.

Après un voyage aux Etats-Unis, Jung dit à Freud que pour avoir un succès public, il fallait renoncer à certaines idées et rendre ainsi la psychanalyse plus acceptable. Freud lui répondit qu'on pouvait rendre la théorie psychanalytique tout à fait acceptable en y renonçant. Jung, chrétien et fils de Pasteur eut du mal à conserver l'optique freudienne. Notre théoricien, très prude, renonça donc à une libido sexuelle, la transformant en énergie affective, le complexe d'Édipe devint un symbole, l'inconscient personnel ne pouvant être supprimé se vit accorder une place dans « l'ombre », l'inconscient collectif hérita eut le rôle prépondérant. On façonna tant bien que mal une théorie syncrète-ésotérique à l'aide de concepts aussi fumants que nombreux (persona, animos, anima, archétype).

Comme certains l'ont fait remarquer, si Jung avait raison, les archétypes (image

originelle existant dans l'inconscient collectif) s'ils existaient, devaient se manifester le plus fortement dans l'enfance, or, il n'en est rien.

Toute la théorie de Jung repose sur l'hypothèse des caractères acquis, ce que la biologie moderne dément (Bounoire).

Certains m'accuseront d'être plus freudien que Freud, celui-ci avait admis à certains moments la possibilité d'un inconscient collectif (qu'il n'a d'ailleurs jamais utilisé), bien, cette accusation me fait ulciser. Malgré son intransigence, Freud a fait parfois des concessions, mais celles-ci ne reflètent pas sa pensée scientifique et sont dues aux liens très amicaux qui le liaient à Jung.

Pour l'esprit scientifique, le système Jungien n'a rien apporté de nouveau. C'est une théorie philosophique, statique, entachée de métaphysique théiste.

La Théorie de Freud envisage la personnalité du point de vue métapsychologique englobant 3 aspects : dynamique, économique et structurale — cette théorie est éditée sur des données cliniques et se prouve dans la pratique thérapeutique — elle est en plein essor, elle est à l'origine de la psychosomatique, son domaine ne se limite plus aux névroses, mais explique l'étiologie des psychoses et des perversions, la psychanalyse des enfants a remporté de magnifiques succès, elle contribue à la critique littéraire et artistique.

Certes, il y eut des abus. Quel bourgeois n'a pas son psychanalyste ? Combien d'apprentis sorciers vous extirpent vos « complexes ». On psychanalyse tout, du génie de Van Gogh jusqu'au conflit ouvrier-

patron. Mais tout cela est tellement éloigné des théories freudiennes.

Comme toute science, la psychanalyse n'est pas achevée, certaines hypothèses de Freud ne sont pas admises, sa terminologie n'est pas toujours précise (idéal — moi — idéal) que l'on ne m'accuse pas d'être aveuglément freudien, je suis de ceux qui (autant que mes connaissances le permettent) combattent l'instinct de mort, la pulsion agressive. Mais renier la psychanalyse freudienne pour se noyer dans la psycho-synthèse de Jung, c'est faire montre de modernisme aventuroux.

Je demande aux libertaires de réfléchir aussi sur ce fait :

De 1933 à 1940, Jung collabora avec les nazis pour établir une ligne de démarcation entre la psychologie aryenne et la psychologie juive (aux inconscients collectifs probablement différents).

Joyeux a raison lorsqu'il dit que Jung a été « au-delà » du matérialisme scientifique mais cet au-delà est particulièrement obscur et stérile. Quant au « Non moteur de l'évolution » (Joyeux), je doute que l'on puisse le trouver chez Jung... beaucoup ont peur du déterminisme outrancier de Freud qui, paraît-il, laisserait peu de place à la Liberté. Daniel Lagache leur répondra.

« En dernière analyse, ce qui fait la liberté de la conscience, ce n'est pas la déraison ou la raison, c'est la possibilité de passer de l'une à l'autre. »

Jung ne fut qu'un éclectique puisant dans le futur freudien et le passé conventionnel, il demeure le plus illustre décadent parmi les dissidents.

Gérard VICAR.

Demain l'Amérique Latine

par Yves DELAPORTE

1 - Réformisme ou Révolution

La misère en quelques chiffres

Au Venezuela, avant la réforme agraire dont on a vu l'inefficacité, 0,7 % et 50 % des exploitations couvraient respectivement 70 % et 1 % de la superficie des terres cultivables. Au Costa-Rica, cinquante propriétaires possèdent 20 % des terres; on y dénombre un chômeur pour quatre travailleurs; l'United Fruit possède 10 % des meilleures terres, et la totalité des chemins de fer. Au Guatemala, les sociétés américaines contrôlent tout le commerce extérieur (elles ont une flotte de 50 navires), tout le réseau ferroviaire, et possèdent 30 % des terrains les plus fertiles.

Le revenu moyen par habitant est en Amérique latine de 1 500 F par an (1 000 F au Honduras et au Guatemala); compte tenu des prodigieux bénéfices empochés par la bourgeoisie, le revenu réel de l'immense partie de la population est bien inférieur; ainsi, dans le nord-est du Brésil, les paysans ont 250 F par an pour subsister. Au Venezuela, 80 % des paysans touchent de 1 200 à 7 500 F pour eux-mêmes et leurs familles, alors que le minimum vital annuel peut être évalué à 4 500 F.

À Lima (Pérou) et dans nombre d'autres grandes villes, 50 % de la population (et au Chili, 40 % de la population totale) vivent dans des bidonvilles. A Rio de Janeiro, 200 000 personnes viennent de se trouver sans abri à la suite des inondations qui ont ravagé les « favelas » et détruit leurs misérables cabanes.

La mortalité moyenne est de 42 pour 1 000 (18 pour 1 000 en Europe occidentale); à Costa-Rica, 40 % des enfants meurent avant l'âge d'un an, et dans la zone bananière (sief de l'United Fruit), 50 % des habitants sont atteints de tuberculose. Le Latino-américain consomme en moyenne 54 g de protéines par jour (alors que 80 g sont nécessaires à la survie) dont 17 d'origine animale (au lieu de 40). Sur 75 millions de Brésiliens, 30 millions ne portent pas de chaussures. Enfin, le taux d'analphabétisme est de 45 % pour tout le continent, mais 80 % des paysans vénézuéliens et 80 % de toute la population d'Haïti sont illettrés.

FOYER INDIVIDUALISTE

d'Etudes Sociales - Paris
Dimanche 17 avril à 14 h 30
Au St-Severin, 3, place St-Michel
Métro : St-Michel

Conférence du
Professeur Louis Rougier

LA GRANDE REVOLUTION INTELLECTUELLE DU CERCLE DE VIENNE

(avènement de la philosophie scientifique)

Réunions du Foyer tous les vendredis à 20 h 30

Le vendredi 6 avril : Discussion amicale.

15 avril : Charles GIDE et la Coopération, par M. Ranaï

22 avril : Colloque autour de l'Individualisme anarchiste de E. ARMAND

Les pays d'Europe occidentale nous fournissent l'exemple d'un capitalisme qui montre d'étonnantes facultés d'adaptation; à la colonisation politique imposée par la force fait suite une habile colonisation économique, toute aussi efficace. Mieux, pour développer le marché intérieur, on crée des besoins sans cesse accrus; le prolétaire devient ainsi à son tour un colonisé. Mais son aliénation, prenant un nouveau visage, lui semble plus supportable qu'autrefois, et la violence qui l'assujettit ne lui apparaît plus avec évidence. En Amérique latine, cette hypocrisie n'est pas de mise: ici, le capitalisme met bas les masques: parce qu'elles sont victimes du capitalisme le plus inintelligent et le plus rapace, parce qu'elles ne bénéficient pas comme en Europe d'une longue tradition de luttes, les masses populaires subissent une oppression sans tard. Ce peuple, quel est-il? D'abord et surtout, des millions de paysans sans terre, réduits au servage. La classe ouvrière, peu importante (sauf dans les régions minières), bénéficie d'ailleurs d'un niveau de vie moins misérable.

Un thème de propagande couramment répandu prétend que la politique ultra-réactionnaire dont est victime le peuple est destinée à régresser dans un proche avenir; elle ne serait que le dernier soubresaut d'un capitalisme attardé, obligé de céder peu à peu la place à un capitalisme qualifié de « progressiste ». Les tenants de cette thèse affirment que le grand voisin du Nord sera le catalyseur de cette évolution. C'est dans cette perspective que Kennedy avait créé l'« Alliance pour le progrès », que tout le monde appelle maintenant l'« Alliance contre le progrès »... Lorsqu'on sait quels intérêts sont en jeu dans ce continent, on ne peut que mettre en doute la bonne foi de toute initiative venant de Washington et tendant à contrer les forces réactionnaires, puisque tout effort sincère en ce sens aboutirait en dernier ressort à léser les intérêts nord-américains. Il faudrait pour cela aux dirigeants yankees, outre une bonne dose d'idéalisme, une indépendance totale à l'égard des « lobbies »; or, il est de notoriété publique que ceux-ci font aussi facilement la loi à New York qu'à Brasilia, Caracas ou Lima.

L'Amérique latine fournit aux U.S.A. une immense partie de ses besoins en matières premières: pétrole du Venezuela, fer, chrome, charbon, bauxite, nickel, produits agricoles. Toute l'économie des Etats-Unis et, en particulier, le fameux « american way of life » repose sur le maintien dans la misère de 150 millions d'hommes, puisque seule, une organisation systématique et rationalisée du sous-développement permet aux compagnies américaines de piller les richesses d'un pays; ainsi, les régions sous-développées ne sont pas des régions où le développement n'a pas pénétré, mais où celui-ci est délibérément arrêté. Le féodalisme n'est pas condamné à disparaître « sous l'influence des forces du progrès »; il correspond trop bien à l'intérêt des oligarchies nationales et des monopoles américains à qui il fournit une inépuisable main-d'œuvre à bon marché.

Tous les pays latino-américains doivent plus de 50 % de leurs ressources à un ou deux produits: pour la Bolivie, c'est l'étain; pour le Chili, le cuivre; pour le Brésil, le café; pour plusieurs pays d'Amérique centrale, les bananes. Or, le cours des matières premières est maintenu par les grandes puissances à un taux dérisoire, et de plus, est soumis d'une année à l'autre à d'importantes fluctuations, ce qui encourage la spéculation et empêche toute tentative de planification de la production de la part des pays pauvres (c'est-à-dire maintenus dans la pauvreté), puisque toute prévision sur les rentrées annuelles est rendue impossible. Toute tentative de réglementation internationale pouvant aboutir à un minimum d'équité est

sabotée par l'obstruction de la « Chambre des représentants » de Washington; l'exemple donné par les « Sudistes » en ce qui concerne les droits des Noirs prouve que l'obstruction parlementaire aux U.S.A. peut faire repousser aux calendes grecques l'adoption de n'importe quelle mesure progressiste. Les réformistes ont bonne mine: d'ici-là, quelques millions de personnes ont largement le temps de crever de faim. Quant aux « représentants » du peuple américain, ils se portent bien, merci.

Il est vrai que pour se justifier, les U.S.A. se targuent d'accorder une importante aide financière à l'Amérique latine, ou plutôt aux différents gouvernements; c'est un secret de Polichinelle que cette aide n'est jamais investie de manière à développer l'économie des pays qui la reçoivent, mais est utilisée aux fins les plus diverses: pour soutenir une monnaie dévalant, pour payer les traitements en retard des fonctionnaires et des militaires, pour aider les gouvernements à réprimer les soulèvements populaires (et là, l'aide n'est pas seulement financière: envois de matériel ultra-moderne, hélicoptères, avions, de techniciens militaires, quand ce n'est pas intervention directe dans les affaires intérieures du pays); enfin, pour maintenir au pouvoir une dictature: énumérer la liste des fantoches qui se pavent dans les allées du pouvoir, uniquement parce que les U.S.A. les portent à bout de bras, serait fastidieux. Un exemple suffira: le fasciste Lacerda a reçu pour son seul Etat la plus grande partie de l'aide destinée au Brésil. Que la famine et la misère règnent dans le nord-est du Brésil, peu importe. Mais que M. Lacerda puisse se prévaloir, à des fins électorales, de l'appui des Etats-Unis, voilà qui est essentiel.

Le sabotage systématique par les forces réactionnaires de toute tentative de réforme, si timide soit-elle, est la principale caractéristique de la vie politique, économique et sociale de l'Amérique latine ces dernières années. Tous les économistes s'accordent à reconnaître que la réforme agraire est une nécessité absolue: elle serait loin de résoudre tous les problèmes, et en tout cas, ne léserait guère les intérêts de la classe dirigeante; au moins sortirait-elle du désespoir des dizaines de millions de paysans sans terre. Eh bien, même cet objectif, pourtant timide et limité, les réformistes n'ont pu l'atteindre: la première tentative, au Guatemala, provoqua le renversement d'Arbenz en 1953; le projet d'expropriation d'une bande de terre de dix kilomètres de chaque côté de la voie ferrée a suffi à faire accuser Goulart de communisme et à le renverser en 1963. Notons que dans le projet « communiste » de Goulart, les propriétaires auraient été dédommagés à un taux qu'ils auraient été libres de fixer eux-mêmes (1). Josué de Castro

proposé que le remboursement d'un terrain se fasse d'après sa valeur déclarée dans la feuille d'impôts, il passa aussitôt pour un dangereux révolutionnaire. Ailleurs, le sabotage de la réforme agraire fut plus insidieux. Ainsi, au Venezuela on a distribué des terres appartenant à l'Etat sans donner aux paysans les moyens de les cultiver: pour acquérir des instruments et des engrais, ceux-ci ont dû hypothéquer leurs terres auprès de riches propriétaires; la réforme eut donc comme résultat de faire passer des terres appartenant à l'Etat dans les mains de quelques latifundistes qui possédaient déjà la plus grande partie du sol! La réforme fiscale n'a pas eu plus de chance: tout le poids de l'impôt repose sur ceux qui possèdent le moins; il ne faut pas attendre du législateur qu'il aille chercher l'argent là où il se trouve, puisque pouvoir politique et pouvoir économique sont entre les mêmes mains. Quant à la réforme scolaire elle est tout aussi utopique: outre que les classes possédantes devraient participer à un important effort de financement, peut-on douter qu'elles s'opposent à toute tentative d'éducation de ces masses misérables qu'elles méprisent ou haïssent? sans compter que dans une zone aussi « explosive », supprimer l'analphabétisme équivaudrait à développer la conscience révolutionnaire du peuple.

Loïn d'être instruits par tous leurs échecs passés, les réformistes n'ont d'yeux depuis 1964 que pour le Chili, où la vieille démocratie chrétienne tente, paraît-il, des réformes audacieuses. A vrai dire, la seule audace que M. Frei (tiens, tiens) ait eue à présent, c'est celle de faire occuper par l'armée les trois mines de cuivre paralysées par une grande grève en novembre 1965; et la seule énergie dont il ait fait preuve, c'est contre les ouvriers et les étudiants chiliens qu'elle s'est manifestée (1). Le peuple chilien sait maintenant qu'il n'a plus rien à attendre des soubresauts « démocratiques » de réformistes séniles. Ceux-ci savent trop bien que toute tentative réellement progressiste leur vaudrait à coup sûr l'interdiction de l'armée. Au moins le réformisme a-t-il cela de bon, qu'il ne peut, en faisant la preuve éclatante de son impuissance, que précipiter l'heure de la révolution.

Etant donné le rapport des forces, et surtout le fait que les réformistes ne représentent aucune force économique et ne sont que des bourgeois idéalistes, ils ne peuvent aller que d'échecs en échecs. Tant que pouvoir politique et pouvoir économique seront entre les mains d'une poignée de politiciens, la moindre réforme est utopique; d'ailleurs, le principal instrument du réformisme, la voie parlementaire, est illusoire en Amérique latine: les masses populaires sont analphabètes et n'ont donc pas le droit de vote. Au drame des peuples latino-américains, une seule solution peut et doit être proposée: confier l'économie aux travailleurs... une solution qui passe par la révolution.

Le mois prochain :

LA REVOLUTION EN MARCHÉ

(1) En quelques jours, le prix des terres visées par le projet augmenta de 100 % !
(2) Le 3 mars, six dirigeants syndicaux étaient arrêtés; le 5, l'armée occupa les mines de Chuquimata pour empêcher la grève de solidarité des travailleurs avec leurs camarades de la mine El Teniente, qui en étaient à leur deuxième mois de lutte.

Afin d'éviter tout risque de confusion, il nous paraît judicieux de présenter, à nos lecteurs, le but que se propose la rubrique « Recherches Libertaires ».

C'est une tribune de confrontations, destinée à analyser objectivement les divergences tendances idéologiques et sociologiques, en leur opposant des valeurs anarchistes.

Cette étude sur Edgar Morin, malgré les divergences qui l'éloignent de notre idéal libertaire, montre bien l'esprit dans lequel nous comptons travailler.

Le C. L.

Dans le numéro de février du Monde Libertaire, nos camarades de la Tribune d'action culturelle ont signalé le peu d'intérêt provoqué dans les milieux libertaires par la conférence d'Edgar Morin qu'ils avaient organisée. Le texte de cette conférence, « Pour une politique de l'homme » vient d'être publié dans le bulletin n° 1 de la T.A.C. (1). Les travaux d'Edgar Morin apportent à la pensée anarchiste tout un ensemble d'analyses concrètes et d'hypothèses stimulantes. C'est pourquoi nous avons jugé utile de mieux faire connaître ces travaux dans nos milieux en publiant, dans le cadre de « Recherches Libertaires » l'étude que le groupe de la T.A.C. avait consacré au dernier livre de Morin.

Edgar Morin est maître de recherches au C.N.R.S. Il a dirigé la revue « Arguments » dont les études ont abouti à l'ébauche d'une « politique de l'homme ». Après avoir appartenu

au parti communiste, il est demeuré hors des partis politiques tout en continuant une action soutenue. C'est ainsi qu'il avait fondé le « Comité des intellectuels contre la guerre en Afrique du Nord ».

Edgar Morin a développé ses idées à travers des ouvrages sur « l'Homme et la Mort », sur « le Cinéma, ou l'Homme imaginaire », sur la culture de masse (« l'Esprit du temps »). L'ouvrage dont nous voulons parler donne la base de ses idées sur une anthropologie.

« Si la politique se vide de plus en plus, c'est que tout y rentre de plus en plus. Si la politique est en question, c'est que tout devient politique. » C'est à partir de ces constatations que Morin entreprend de définir une « INTRODUCTION A UNE POLITIQUE DE L'HOMME » (2).

Politique et homme sont des notions prétextes à des systèmes aussi contradictoires que divers. Quel usage en fait Edgar Morin ? Recensant les différents champs intéressants l'anthropologie, il la définit comme

- une politique multidimensionnelle : problème du vivre et du survivre, de la croissance économique, de la défense des individus, de la reconquête de la vie provoquée par la relative abondance de la société bourgeoise ;
- une politique de développement de l'être humain amorcée par la notion de sous-développement économique et accentuée par les récents succès de la science cosmique ;
- une politique de l'homme dans le monde : internationalisme, mondialisme.

« Ainsi, de plus en plus, le centre nucléaire de la politique sera l'homme en devenir dans le monde. » Mais la multiplicité des secteurs impliqués rend difficile une unité théorique, et

inversement cette dernière tend à escamoter la diversité empirique. « La constitution de l'anthropologie doit être un va-et-vient incessant entre la dispersion empirique et le centre théorique. »

LE CENTRE THEORIQUE

Il s'agit de définir maintenant ce que doit être ce centre théorique (noyau central) au niveau politique et au niveau anthropologique.

Au niveau politique, l'opposition originelle entre la politique classique (et bourgeoise) visant à conserver ou aménager l'ordre existant, d'une part, et la politique radicale (révolutionnaire), d'autre part, s'atténue de plus en plus. Des convergences se dessinent. Il s'agirait de dépasser chacune de ces politiques « dans une confluence qui accomplirait cette métamorphose de la politique qui, pour de multiples raisons, devra se produire dans les décennies qui viennent si l'espèce humaine veut survivre. » (Jaspers, cité par l'auteur.)

Ici, une remarque s'impose : l'auteur identifie politique radicale et marxisme, et de ce fait il ne se rend pas compte que sa critique de celui-ci ne peut mettre en cause celle-là. Lorsqu'il dit : « Après que les autres radicalismes (socialisme dit utopique, anarchie) eurent été impitoyablement mis en question par le marxisme... », il va un peu vite, un peu trop vite. La crise du marxisme pourrait bien obliger à reconsidérer sous un jour nouveau, à réhabiliter, l'anarchisme.

Et dans ce sens, la convergence ainsi décrite ne serait plus celle de la politique traditionnelle et de la politique radicale, mais celle du libéralisme bourgeois et du socialisme autoritaire.

Au niveau anthropologique, il faut constater l'insuffisance de la notion

marxiste de l'homme générique. « Ce qui manque au regard de Marx sur l'homme, c'est l'étonnement. (...) Tout s'articule, chez l'homme de Marx, autour du noyau producteur. (...) C'est l'homme réel, concret. » D'où la faiblesse, et finalement la fausseté, de la dialectique historique. « La solution socialiste (marxiste) suppose qu'il suffirait de briser l'infrastructure de la société capitaliste pour que se libère une « bonté » de l'homme qui ferait progresser l'histoire par le bon côté. »

Morin en déduit la nécessité de tenir compte d'un second noyau, celui de la « psyché » : l'homme freudien. L'homme producteur (aliéné, aspirant à la justice, à l'égalité) et l'homme profond (l'homme des déséquilibres mentaux, à la raison fragile, la conscience en proie aux conflits du « moi » et du « surmoi ») « attendent encore de se rejoindre pour qu'on puisse fonder une politique qui ne soit pas mutilée de naissance ».

LA REVOLUTION ET LA SCIENCE

Toute politique de l'homme ainsi fondée devient révolutionnaire dès qu'elle accentue sa progressivité, sa radicalité. Il faut alors envisager la possibilité d'une révolution, voire la forme qu'elle peut prendre.

En dehors des schèmes révolutionnaires traditionnels, nous vivons la « plus fantastique révolution de l'histoire de l'homme », la révolution scientifique. Cette révolution désordonnée modifie le corps social, et, grâce au machinisme apportant une relative abondance des loisirs plus grands, elle laisse entrevoir « les affreux tumeurs, chancres et tuberculoses de l'âme et de l'esprit ». Elle pose ainsi, comme question radicale, le sens de la vie. Elle permet d'envisager une transformation de l'homme par la génétique.

semble que l'avenir de l'homme (selon le pouvoir) soit contenu dans une « passivité consommante » proche de celle du bœuf ou du singe (1). Située à ce « niveau culturel », l'humanité n'a plus beaucoup de progrès à accomplir.

Il est loin le temps où Lafargue, dans « le Droit à la paresse », disait : « L'abstinence à laquelle se condamne la classe productive oblige les bourgeois à se consacrer à la surconsommation des produits qu'elle manufacture désordonnement. » Car, maintenant, le prolétariat consomme sa propre production (2), pour tout dire, il prend la place du bourgeois et, comble de la parodie, il s'approprie « l'esprit bourgeois ». Il consomme pendant le temps qui lui reste, ou temps « libre », qu'il serait plus juste de dénommer « temps de consommation ». Celui-ci trouve son utilisation maximum dans un nouveau secteur — les vacances — puisque les circuits, qu'il s'agisse de la distribution ou de l'écoulement des produits, sont secondés par la propagande qui utilise la disponibilité des masses vers ce seul but : l'appropriation des objets, qui est synonyme de « bonheur ».

Il s'agit, avant tout, de prévenir le désir des masses en les orientant vers des substituts.

La misère de notre époque

La consommation temps, liberté, vacances atteint son sommet d'exploitation dans un pays proche qui pallie ainsi son manque d'industrie. Les châteaux en Espagne étant remplacés par : « Achetez votre villa à crédit, en Espagne, pays du soleil. » Le capital, sous cette forme, s'internationalise, chaque citoyen étranger peut faire de l'exploitation immobilière sous l'œil bienveillant de l'Etat de Franco. En langage « moderne », le citoyen peut « s'intégrer » suivant l'implantation de ses capitaux et participer à la « gestion » du capitalisme « éclairé ». Pourtant, le réformisme avancé s'était déjà manifesté dans un essai de sous-secrétariat aux Loisirs dans le gouvernement Blum (3). Proposition qui, du reste, ne plut même pas à l'entourage. Le contenu du programme pouvait se résumer ainsi : « Le loisir et le sport sont pour l'ouvrier la santé, et aussi comme une réconciliation avec la vie naturelle dont il est trop souvent frustré. » (Léon Blum)

Maintenant, il s'agit, tout au plus, pour développer cette liberté conditionnée, de créer des maisons de culture, glissées adroitement dans les grands ensembles (à côté de l'église ?). Complètement indispensable du spectacle dominant camouflant la nouvelle ségrégation englobée dans l'aspect « moderne » des ensembles (classement par catégorie sociale, éloignement du travailleur des centres vitaux du pouvoir). Car, s'il est un phénomène qui exprime le mieux la misère de notre époque, c'est l'architecture dont elle est le fidèle reflet. Son dépouillement (H.L.M.) faisant disparaître le côté « folklorique » du paupérisme, au profit de sa pauvreté réelle — casernement, esthétique médiocre, absence de vie — en opposition avec l'autre pauvreté qui consiste à élever à la dignité de « musée » les vieux quartiers « curetés ».

Devenir les maîtres de notre vie

Tout est à revoir, les politiques spécialisées doivent disparaître pour une politique de la totalité.

Une première étape ne peut s'exprimer qu'au niveau — critique — de la vie quotidienne. S'il y eut des essais concernant la psychopathologie de la vie quotidienne individuelle, il conviendrait désormais de l'appliquer à la vie collective. La société possédant ses propres actes manqués, la révolution en est un, elle pourrait être considérée au même titre qu'un désir réoulu.

Une révolution ne peut s'accomplir qu'avec : l'appropriation des moyens de production, la disparition de l'Etat et le changement de la vie quotidienne (4).

Il ne s'agit, rien moins, que de devenir les maîtres de notre vie.

Guy ANTOINE.

(1) Pour quatre gorilles qui s'ennuyaient à New York, l'on installe la télévision; leur préférence allant à des films de cow-boys. (France-Soir, 5 juin.)

(2) Le conditionnement s'effectue au niveau du désir, par le modelage de son apparence, celle-ci se traduisant en pouvoir d'achat plus ou moins fictif grâce à l'aide du crédit. L'appropriation d'objets de « personnalisation » (voiture, télévision, appartement, gadgets variés) étant le sommet à atteindre.

(3) Célèbre par sa non-intervention dans les affaires extérieures de l'Etat, c'est-à-dire l'Espagne.

(4) Les travailleurs ont vécu et se sont comportés différemment à Barcelone pendant les premières semaines de la révolution.

LA GUERRE DES LOISIRS EST COMMENCÉE

L'âge des loisirs est commencé. Vous ne pouvez plus l'ignorer. Qui ne se penche sur cet angoissant problème : comment occuper le temps vacant ? Tous les problèmes des courts loisirs, des vacances de quelques heures. Vous pouvez les passer à dormir, rêver peut-être. Dans certains cas, c'est excellent. Il faut savoir ne rien faire.

Elle, 6 janvier 1966.

Tous ceux qui s'inquiètent ou s'émoussent devant cette culture de masse qui, à travers des mass-média unifiées planétairement cultive les masses et en même temps « massifie » la « haute culture », oublient seulement que la culture, même haute, est maintenant enterrée dans les musées, y compris ses manifestations de révolte et d'autodestruction. Et que les masses — dont, finalement, nous sommes tous — sont tenues en dehors de la vie (de la participation à la vie), en dehors de l'action libre : en subsistance sur la mode du spectacle.

Internationale situationniste n° 7.

Le propre d'une situation révolutionnaire est d'avoir été, jusqu'à présent, détournée au profit d'un réformisme de grand style — le christianisme approprié par l'Etat et reprenant l'ancienne politique de Rome, le Front populaire donnant une diminution des heures de travail et des congés payés, au lieu d'une révolution.

Mais, aujourd'hui, le réformisme se prépare avant la révolution. La culture, car c'est d'elle qu'il s'agit, est distribuée sous une forme consommable, la seule qui soit tolérée — la forme parcellaire — celle-ci ne risquant pas de mettre en doute le pouvoir dans sa totalité. Ce qui pourrait se traduire par : « A chaque spécialiste sa spécialité. »

La diffusion de l'information correspond à un de ces palliers, c'est-à-dire un niveau de saturation où l'homme moyen ne peut trouver que sa propre indifférence. La vie, à ce niveau, n'est présente qu'aux actualités ou entre deux slaloms et une course cycliste nous apprenons qu'il existe aussi une guerre au Vietnam, tout ceci ne nous concernant que sous une forme : le spectacle.

Spectacle perpétuellement modifié, avec participation fictive, dont les élections sont particulièrement représentatives. Depuis le 13 mai 1958, on peut conclure qu'il ne s'est rien passé en France, tout est déjà entré dans l'oubli.

Ce spectacle s'organise planétairement, la télévision en couleurs, en relais dans plusieurs pays, tendra à massifier l'attitude des spectateurs en augmentant la passivité. Il

de l'homme

« Le problème n'est pas de craindre la manipulation de l'espèce par l'homme ; l'espèce est manipulée en permanence par les conditions extérieures : les climats, les éléments. L'espèce est le produit d'une longue manipulation qui se confond avec le devenir biologique. La question est de pouvoir envisager et lutter pour une réforme de l'être humain. »

Soulevant un problème très important, Morin semble cependant tomber dans un cercle vicieux : Face aux obstacles biologiques qui s'opposent à la transformation de la société, il propose une « manipulation » de l'homme par l'homme qui justement ne serait acceptable que dans une société déjà transformée dans le sens que nous souhaitons.

Le problème de la révolution se pose donc en termes nouveaux. Quelle sera la revendication révolutionnaire ?

● **Le paradis sur terre ?** La limitation et l'aliénation sont constitutives de la vie humaine. Il ne peut exister un salut, un havre historique où les conflits essentiels seraient résolus.

● **Extirper l'exploitation de l'homme par l'homme ?** Freud répond que « l'obstacle le plus grand rencontré par la civilisation (est) l'agressivité constitutionnelle contre autrui ». Selon Morin, cela supposerait la modification générique de l'homme, et nous sommes renvoyés au moteur effectif de la révolution, la science. La science « révolutionnaire, agissante, géniale », mais aussi « aveugle, ivre, titubante », et qui doit être domestiquée par une conscience révolutionnaire.

● **L'individu ?** « Obscurément nous sommes poussés à réaliser la royauté de l'homme-individu, à l'affranchir de toutes contraintes que ne nécessite pas absolument le lien social (...) Mais peut-être l'individualisme n'est-il qu'une des polarités, qu'un des tropismes de l'humanité, qu'exagèrent certaines conditions historiques et une certaine civilisation, la nôtre. »

LIBERATION DE L'AMOUR

Nous pouvons douter du triomphe de la liberté sur la limitation, de l'homme sur le cosmos, de l'individu dans le monde. Mais nous ne pouvons douter de l'amour, besoin de l'être générique. C'est une force dont nous devons appeler la libération, même si celle-ci « nous apparaît sous des aspects aussi ambivalents que la libération de l'énergie atomique », « source d'impensable fertilisation comme d'infinité destruction ».

Morin a ainsi essayé d'« extraire les radicaux du marxisme (la production), du freudisme (la psyché), du christianisme (l'amour) et de la science », qui pourraient constituer les radicaux d'une anthropologie.

Il nous reste à voir les applications de cette politique de l'homme, et nous y consacrerons un prochain article. On peut cependant tirer déjà des conclusions de cette première analyse :

Dans sa conception de l'homme, Morin semble n'avoir pas assez creusé sous la gangue formée par les civilisations qui ont successivement étouffé quelques-unes des aspirations fondamentales de l'être humain. Ainsi, l'autre ne dégage pas assez l'homme des structures qui le dominent : l'Etat, la religion, l'autorité sous toutes ses formes.

Il nous paraît en tout cas intéressant de signaler ce travail d'un esprit indépendant et sincère (des « arguments politiques » constituant la deuxième partie du livre le prouvent suffisamment), qui, dans ses recherches, retrouve finalement à partir d'une formation marxiste ce qui pour un anarchiste doit être le fondement de toute politique : l'homme.

LE GROUPE DE LA TRIBUNE D'ACTION CULTURELLE

(1) En vente à notre service de librairie, 2 F.
(2) Editions du Seuil. A notre service de librairie, 24 F.

Pour la Vérité

par J.-L. GÉRARD

Le mois de mars, qui n'avait pas particulièrement bien commencé, se termine encore plus mal pour la recherche de la vérité sur l'affaire Ben Barka et pour l'exercice de la liberté d'expression. En effet, coup sur coup, l'instruction close et Casamayor « réprimandé », cela n'incite pas à l'optimisme, cela ne nous annonce pas des lendemains qui chantent. Au moment où la direction d'Europe n° 1 interdit l'antenne à son rédacteur en chef adjoint pour avoir usé de ses droits civiques en signant un appel du Mouvement national pour l'Union des Gauches, alors que cette même direction a le culot de patronner un gala pour l'égalité des droits civils... aux U.S.A., toutes les craintes sont permises.

D'abord, l'instruction de l'affaire Ben Barka a été close prématurément, c'est le moins qu'on puisse dire. Peut-on raisonnablement prétendre connaître la vérité alors que l'on ignore encore où, quand et par qui Mehdi Ben Barka a été tué et alors que l'on n'a pas retrouvé son corps ? Le Comité (issu de France-Maghreb) pour la vérité sur l'affaire Ben Barka aura fort à faire pour empêcher un certain vent de l'histoire de tourner la page. Mais la tâche est exaltante. Il est impossible à l'opinion française et internationale de comprendre que ce dossier soit clos avant que tous les éléments concourant à la découverte de la vérité aient été rassemblés en ce qui concerne d'abord le sort de la victime, ensuite toutes les responsabilités, à quelque niveau qu'elles se placent.

Ensuite, Casamayor (le conseiller

Serge Fuster) « réprimandé » pour son article du Monde sur la mort de Figon, c'est un bâillon de plus, une muselière que nous ne pouvons accepter.

Le 15 février, à la conférence de presse organisée par la revue *Esprit*, Paul Ricœur disait : « Casamayor est parmi nous le témoin de la justice combattante ». Evidemment, on n'a jamais vu les anarchistes défendre les juges, mais Casamayor est un juge sans œillères, un juge qui refuse d'être aux ordres. N'est-ce pas exceptionnel ?

Au cours de la même conférence de presse, Jean-Marie Domenach affirmait : « On fait dire à l'article de Casamayor ce qu'il n'a pas dit. C'est la précipitation judiciaire qui, en vérité, est suspecte. Il y a maintenant trop de doutes. Il n'est pas permis que tant de choses aient été mal faites, au point qu'on peut se demander si elles n'ont pas été mal faites exprès. Ce n'est pas notre faute si l'affaire Ben Barka est devenue une affaire d'Etat ». La vérité, nous voulons qu'elle éclate, même si elle doit éclabousser de hauts personnages.

Le 24 mars, la Ligue des Droits de l'Homme (section du 15^e arrondissement) réunissait autour de Robert Verdier : Claude Bourdet, Maurice Clavel, Alain Guérin (de l'Humanité), Claude Angeli (du *Nouvel Observateur*). Ce fut une passionnante soirée d'information. Il faudrait multiplier les assemblées de ce genre. Le meeting du 25 janvier à la Mutualité ne doit pas demeurer la seule manifestation d'envergure. Il faut surtout trouver des modes de rassemblement adaptés à notre temps.

IL A SUFFIT D'UN MOULIN

de Henri FROSSARD

(« L'Amitié par le Livre », en vente à notre librairie.)

Que serait la vie si l'homme ne la peuplait pas d'une aventure ?

C'est peut-être en raison de ce qu'elles semblent nous en apporter, que nous acceptons tant d'absurdes évasions.

C'est, sans doute, un peu en raison de cela que le héros du roman se lance dans l'aventure de sang offerte par le maquis.

Mais il ne s'agit pas ici d'un personnage mythique, mais bien réel, il vit et nous le sentons vivre.

Henri Frossard nous jette littéralement dans ses bras, nous brosse, dans une entrée en matière fulgurante, la silhouette de Charles Chareille, sabotier, promu capitaine dans la résistance et qui, la guerre finie, songe à une autre aventure : celle de la vie avec tout ce que cela comporte d'entraide et de fraternité, aventure simple et rigoureuse dont — le travail accompli — les défilés sont des danses et dont les rires et les chants d'amitié remplacent les coups de feu.

De ce moulin de la Creuse, camouflé d'herbages où se terraient les hommes des maquis, Charles Chareille (qui va devenir le « Tonton ») veut faire un accueil à tous les jeunes du monde.

Ils répondent à son appel, lentement d'abord, puis à un rythme accéléré, pour terrasser, charpenter, maçonner, et l'œuvre réalisée, pour jouir du bonheur gagné.

Après ce premier moulin, c'en sera d'autres, aux quatre coins de la France, de l'Europe et même du continent.

Pour conter cette entreprise humaine et en rapporter les péripéties journalières, il fallait ce ton familier par lequel Henri Frossard nous restitue la vie des moulins et le visage, la voix et le cœur de ceux qui sont venus le peupler de leur enthousiasme, de leur rire et de leurs larmes aussi quand vient l'heure du « chant des adieux ».

Maurice LAISANT.

SOLIDARITÉ avec G. FILLIoud

Le 22 mars, à la Bourse du Travail, rue Turbigo, les journalistes réunis sous la présidence de Jean-Maurice Hermann ont entendu un exposé de Georges Fillioud sur le conflit qui l'oppose à la direction d'Europe n° 1. Dans la salle, Daniel Mayer, Georges Penchenier, Gilbert Mathieu, Georges Mamy et bien d'autres ont discuté des possibilités d'exprimer leur solidarité à G. Fillioud. Finalement un texte a été mis aux voix malgré les difficultés soulevées par certains collaborateurs d'Europe n° 1 présents et j'ai dû constater avec peine ce paradoxe que l'unicité s'est faite sauf parmi les journalistes d'Europe n° 1. Ainsi, même parmi les intellectuels, il est démontré que le gagne-pain passe avant la liberté d'opinion. Avec de tels esclaves, la direction d'Europe n° 1 ne risque pas de perdre avant longtemps son « objectivité ». Pour notre part, nous pouvons assurer Georges Fillioud de notre entière solidarité.

Jean CLAUDE.

PEINTURE

Le mois pictural

Après la belle série de bois gravés par Lorjou pour « le Bestiaire » d'Apollinaire, René Kieffer (46, rue St-André-Arts, Paris 6^e) nous présente, jusqu'au 8 avril, une série aussi belle et remarquable de qualité de lithographies faites par Léonor Fini pour « la Tempête » de Shakespeare.

L'Omnium Culturel (70, rue de Ponthieu, Paris 8^e) nous propose, jusqu'au 15 avril, une nouvelle exposition d'artistes catalans parmi lesquels je crois qu'il faut retenir Clavé, Grau-Sala, Guansé, Blasco Mentor et Jorge Soteras.

Enfin, hors du circuit habituel des critiques patentes et des amateurs sans audace, j'ai découvert une galerie récemment ouverte, la galerie 219, boulevard Péreire, 219, Paris (17^e). Petite par la surface, elle est actuellement surchargée de toiles par Julio Viera qui semble ne pas vouloir perdre un centimètre carré de cimaise. Ce n'est pas orthodoxe mais Viera s'en moque et il a raison. Déjà, sa première exposition parisienne en décembre 1961, avait été aussi dense et cela n'avait pas empêché son succès, au contraire. Jusqu'au 15 avril, j'espère que les visiteurs seront nombreux. S'ils sont déçus, ils pourront toujours se consoler au musée du Louvre, les musées ne sont pas faits pour les chiens.

Après le 15 avril, les toiles de Conchita Sanchez Benedito succéderont à celles de Viera sur les cimaises de la galerie 219. Il ne faudra pas les laisser passer sans les voir.

J.-L. Gérard.

Retenez ces dates :
24, 25, 26 juin prochains
RALLYE CAMPING EN FORET

CLINS D'ŒIL SUR LA LITTÉRATURE

Le best-seller Daninos et son heureux éditeur lancent un « nouveau » titre : « Le 36^e dessous ». Tout le monde en parle. Ce sera, bien sûr, un succès, comme les précédents. Mais personne n'a signalé que le titre - « Le 36^e dessous » - a déjà été utilisé, en 1963. C'est en effet celui du onzième roman policier d'un certain Paul Gerrard, qui signe aussi Paul Gérard (le premier et le troisième de ses policiers parus aux Presses de la Cité) et qui signe encore Bernard Deleuze.

Le 18 mars, à Saint-Germain-des-Près, l'ancien ministre Edmond Michelet, présente l'écrivain Mouloud Mammeri, auteur de « la colline oubliée ». Imperturbable, Michelet ne se rend pas compte qu'il attribue « la colline inspirée » à son invité.

Jean CLAUDE.

STASTIEN FAURE NOUS PARLE (1)

Nous avons annoncé en son temps la sortie d'un disque de notre vieux militant S. Faure.

Nous pensions, et nous pensons toujours, qu'un tel document nous restituait la voix du prestigieux tribun connaissant un succès légitime et que tout militant se voudrait d'en enrichir sa discothèque, qu'il évoquerait pour les uns et révélerait pour les autres le verbe et la présence de celui qui fut considéré — même par ses adversaires — comme le premier orateur de son temps.

Nous voulons croire que l'annonce de la sortie de ce disque est passée inaperçue, ou que la négligence de nos militants fait qu'il n'est pas encore épuisé... et réédité.

(1) En vente à notre librairie. Editions des Amis de S. Faure, présenté par Jeanne Humbert.

LES AMIS DU CINEMA DE PERRIGNAN
organisent leur deuxième
Conférention Cinématographique
Thème : L'Espagne derrière l'écran

RADIO

L'indigence des programmes de l'O.R.T.F. est un fait que chacun peut vérifier un peu plus chaque jour. Depuis l'avènement de Charles le nez fâché la dégringolade tourne à la catastrophe, les caisses qu'il affirme pleines manquent de fonds en ce qui concerne la radio. Les projets d'introduction de la publicité sur les ondes ne sont pas abandonnés, ils sommeillent sous le coude du secrétaire à « l'information », qui envisage pour l'instant une « légère révision de la redevance ». De leur côté les pontifes du cirque de Passy suppriment les émissions trop coûteuses dont ils sont parait-il très satisfaits. « Entrée libre à l'O.R.T.F. », obtient un gros succès à l'instar des émissions publiques créées avant-guerre par les postes privées avec le concours des marchands d'huile ou de savon. Rien de bien neuf dans tout cela si ce n'est quelques nouveaux attrape-mouches en forme de fiérec ou de porte-clés. La vraie radio est bien loin de ces basses flageorneries qui n'attirent qu'un public dont l'âge mental frise l'enfance. Cette production doit s'interrompre pour Pâques, le printemps attirant les spectateurs en des lieux verdoyants et sylvestres où bien sûr retentira le tintamarre des transistors branchés a priori sur les niaiseries les plus fades.

*

La chaîne France-Culture est sans doute la moins écoutée. Pourtant elle réserve souvent de bonnes surprises. Une oasis bien agréable, mais dont le cycle n'est pas d'une grande régularité nous est accordée assez souvent le dimanche à 12 h 25, « Prélude à l'après-midi ». Le dimanche six mars, Eve Griliquez et Brigitte Labouraud nous ont présenté « Léo Noël était... » un hommage à notre camarade disparu, avec la

participation de ses amis. Bien que nombreux à ce rendez-vous du souvenir, ses amis n'étaient pas tous là, il faudrait sans doute beaucoup d'émissions semblables pour les entendre. Marc et André notamment sont en tournée en Amérique, comme ils ont du regret de n'y pouvoir participer.

Comme il se doit c'est l'air des « copains d'abord » de l'ami Brassens qui ouvre l'émission. Puis Brigitte Labouraud qui est de l'équipe de « l'Ecluse » depuis sa fondation, nous parle avec émotion de notre Léo, Francis Lemarque qui monta avec lui en 1938 un numéro de duettistes nous rappelle les chansons de Gilles et Prévert qu'ils interprétaient à l'époque, Jacques Penh-maud, qui aida beaucoup le jeune cabaret du quai avec le puissant outil qu'est la radio, France Olivia, Denise Benoit, Cora Vaucaire, Georges Coulouges, Bernard La-vallette, Caroline Cler, Denise Tossi qui tous travaillèrent avec Léo et purent apprécier le franc camarade qu'il était, nous donnons quelques traits de sa forte personnalité. Enfin, Jacques Prévert vient dire tout ce que la poésie perd avec ce bon compagnon parti trop tôt.

Chaque intervention de ses amis est ponctuée d'une chanson de Léo, grâce à la magie de l'enregistrement nous retrouvons les accents de sa voix généreuse dans une dizaine de petits chefs-d'œuvre qu'il savait si bien choisir.

Comme il serait bien inspiré l'éditeur de disques qui avec les bandes et les disques existant encore produirait un grand 33 tours, je crois que la chose est possible.

Léo Noël, zélé serviteur de la chanson, a bien mérité que ce qui nous reste de ses efforts ne sombre pas dans l'oubli.

J.-F. STAS.

THÉÂTRE

L'EFFET GLAPION

« En somme, vivre, c'est rêver »
Jacques Audibert

Le théâtre La Bruyère vient de reprendre une pièce d'Audibert, l'Effet Glapion. Cette comédie n'est pas la meilleure ni la dernière du poète récemment décédé, mais elle reflète quand même fort bien son talent d'auteur comique.

Car c'est une pièce amusante, bien que se présentant sous une forme assez baroque, elle force le rire et maintient toujours le sourire. Il n'est pas mauvais à notre époque de saluer une œuvre anticonformiste qui prône une seule valeur, le rêve; car l'Effet Glapion, c'est l'art d'imaginer que nous possédons tous à des degrés différents.

Il est assez difficile de donner une idée de l'action de la pièce, sachez que dès le début nous sommes de plain-pied dans le rêve: il s'agit d'un couple qui, par l'intermédiaire de la femme, revit à un an d'intervalle le jour où ils décidèrent de se marier. Le présent, l'imaginaire, le réel et le passé se mêlent et s'entremêlent, nous sommes emportés dans des scènes hautement fantaisistes dans lesquelles nous voyons avec grande joie un des acteurs, Jacques Duflilio, passer de l'état de capitaine de gendarmerie à celui de vieille bonne femme malade imaginaire et d'affreux gangsters marseillais pour

terminer raide officier d'ordonnance d'une princesse devenue servante par vocation (nous sommes en plein effet Glapion). L'actrice qui lui donne la réplique, Jacqueline Gauthier, incarne Monique, la secrétaire - servante amoureuse de son médecin de patron, et qui glapionne tant et plus pour notre plaisir. Michel Roux joue le rôle moins attachant du docteur vétilleux et je-m'en-foutiste qui se rapproche du charlatan (notez l'esprit subversif), il s'y tient très bien.

D'ailleurs il faut signaler que c'est la même équipe d'acteurs qui créa la pièce en 1959, et il n'est sûrement pas possible de faire mieux, le rythme rapide se marie allègrement avec le verbe coloré du texte.

Certes, il ne faut pas prendre cette œuvre pour intellectuelle, mais elle nous offre le rêve, apportant ainsi une agréable soirée, ce qui ne se dit pas de nombre de pièces qui se réclament de haute philosophie, et je soutiens que suivre pendant deux heures le verbe délirant et le sourire corrosif d'Audibert vaut mieux pour la santé que d'avaler un quelconque mélo Innesco-pensé qui laisse des maux d'estomac.

Je conseille donc de voir l'Effet Glapion; suivez l'imagination du poète, vous en sortirez léger et souriant, juste récompense d'une semaine de travail. Paul CHAUVET.

DISQUES

Graceme Allwright est ce jeune Néo-Zélandais que nous avons eu le plaisir de voir et d'entendre dans un de nos derniers galas. La forte impression qu'il nous fit sur scène avec ses camarades accompagnateurs se confirme aujourd'hui dans un disque enregistré chez « Mouloudji » (33 tours EM 135065). Ce garçon qui a tête de bien des métiers pour parvenir à choisir la chanson pour s'exprimer. Si avant lui il n'y avait eu que des chanteurs d'origine anglosaxonne ont gravé leurs révoltes dans la cire des microsillons, son mérite personnel est d'essayer de faire pénétrer la chanson américaine dans le public d'expression française en la traduisant dans notre langue. Bien que les adaptations soient rarement fidèles aux textes originaux, il réussit à nous transmettre l'essentiel. Il nous confirme ce que nous savions déjà: il existe, et on l'oublie trop souvent aux Etats-Unis comme en Europe, tout un monde de parias, trimardeurs, clochards, que les « honnêtes gens » méprisent mais qui bien souvent sont à la pointe du combat contre l'exploitation de l'homme. Ces chansons contre-battent parfois avec l'humour, la corruption et les superstitions d'un « ordre » que seuls ses tenants peuvent prendre au sérieux. Les rythmes nostalgiques de « l'Ouest » évoqués par les guitares et les banjos qui accompagnent le chanteur donnent à ce disque un fond de folklore très réaliste. Un « condensé » en 45 tours comportant quatre chansons au lieu de douze a été enregistré sous le n° EM 12014 M. Ce n'est sans doute pas par hasard que Graceme Allwright a enregistré chez Mouloudji, qu'il chante à « la Contrescarpe » et que la pochette du disque a été illustrée par l'ami Fabien Loris.

« Rosalie Dubois chante Bernard Dimey » (45 tours « Mouloudji » EM 12019 M). Quatre chansons, C'est pas d'main, Y a trop longtemps qu'ça dure, Les plafonds, Le pied. Qui ne connaît Rosalie Dubois cette ex-poissonnière de Montmartre qui décida un jour de chanter la vie telle qu'elle est et qui ma foi atteignit parfaitement son but. Tombée dans une époque où les tremoussements tiennent lieu d'intelligence et où le bruit ambiant diffusé par les micros remplace la voix, sa carrière n'a pas été fulgurante. Pourtant Rosalie à qui ses qualités permettent de tout chanter continue opiniâtrement et elle a raison. Avec sa gouaille, son tempérament, son humour froid et sa voix puissante, elle fait malgré tout entendre ce qu'elle a à dire pour le plus grand plaisir de ceux (encore nombreux) qui aiment la chanson populaire. Les quatre chansons de Bernard Dimey sont des tranches de vie qui collent parfaitement au personnage de la chanteuse, l'humour y a une large place et le côté leste n'y est pas négligé, cependant il est certain que les perses la pudeur qui président à l'établissement des programmes de radio interdiront ce disque tout d'un bloc. Une raison supplémentaire de le signaler à l'attention de ceux qui systématiquement disent merde à l'hypocrisie.

J.-F. STAS.

CINÉMA

Les « Amoureux », « Onibaba » et l'érotisme au cinéma

Rien n'est sans doute plus difficile à définir comme à cerner que l'érotisme, si ce n'est l'humour. L'enquête effectuée par la revue « Positif » (n° 61-62-63 - Le Terrain Vague) sur ce thème, sans éclaircir Eros, qui est un « dieu noir » avait cependant mis en lumière les contradictions nombreuses qui existent entre les subjectivités, comme les réticences de certaines d'entre elles et la difficulté de nommer soit un film soit une actrice qui soient des modèles érotiques. S'agit-il de suggérer seulement, ou de montrer crâment? de se conformer, par le rire paillard et grivois, à l'ignoble esprit français ou de voir derrière Eros, instinct de vie, Thanatos, instinct de mort? de faire preuve de simplicité naturaliste, ou au contraire de rechercher la sophistication et la « surprise »? Enfin est-il possible de séparer l'érotisme véritable de l'amour? Autant de questions auxquelles Ado Kyrou et ses amis, dans le langage du lyrisme et du surréalisme, apportent des réponses qui pour chacun devraient aller de soi.

Le cinéma est l'instrument privilégié de l'imagination et de l'erotisme. Rien ne peut mettre un frein à l'image en liberté, si l'on peut échapper, bien sûr, aux contraintes étouffantes de la morale chrétienne et bourgeoise et aux limitations imposées par toutes les censures. Quelques réalisateurs ont su préserver un minimum de liberté d'expression. Ils en ont usé pour exalter la liberté elle-même, mais aussi la poésie et l'amour. Le rôle du cinéma, dans la mesure de ses moyens qui sont immenses, doit être d'abord de contribuer à la libération de l'esprit et à la refonte totale de la sensibilité; c'est un rôle éminemment révolutionnaire. Il reste à juger ceux qui derrière une amoralisme ou immoralisme de façade n'ont pas voulu employer ces moyens et se sont cantonnés dans une attitude fausement érotique et navrante (Vadim, Godard et le cinéma français en général). N'est-ce pas Lichtenberg qui écrivait: « Faire exactement le contraire s'appelle aussi imiter, c'est même expressément imiter le contraire »?

Quant au cinéma suédois, il demande un effort particulier de réflexion en raison d'une spécificité troublante. En effet, la liberté la plus totale des mœurs, les scènes les plus audacieuses au cinéma, vont de pair avec une certaine mentalité mystique qui reste cependant chez le peuple pragmatique et liée à la réalité la plus tangible. Chez Ingmar Bergman, symbole à l'étranger du cinéma suédois, au contraire, l'inquiétude mystique intervient au premier plan pour donner à son érotisme un visage pathologique, triste et tourmenté. Cela est particulièrement visible dans un film comme « Le Silence »: onanisme, homosexualité, alcoolisme, sadisme, inceste, liés à une angosse métaphysique en sont les thèmes principaux. On voit aisément la distance énorme qui sépare « Le Silence » d'un film comme « Elle n'a dansé qu'un seul été » de Arne Mattson qui est le type même du film naturaliste avec « clapotements d'eau et rires clairs ». Ces deux aspects du cinéma sué-

dois, bien qu'opposés, sont l'un et l'autre très loin d'un véritable cinéma érotique qui exalterait le désir lié à l'Amour-Fou, et dont Bunuel avec « Viridiana » et surtout « L'Age d'Or » demeure l'incarnation géniale.

« Les Amoureux », réalisé par l'ancienne actrice suédoise Mai Zetterling se situe dans la tradition de Bergman, tant sur le plan de la réalisation, toujours brillante — parfois trop — que sur le plan du contenu. On y voit des « jeunes filles nues enlacées, des servantes troussées au creux d'un buisson, des pédérastes bafoquant dans une chapelle la cérémonie du mariage, une tentative de viol sur un enfant de douze ans, des accouplements, des accouchements, etc. ». Ces audaces sont certes bienvenues, mais elles ne se situent jamais dans un contexte érotique. Ce film a simplement une valeur sociologique de témoignage sur le comportement douteux du bourgeois de 1914, à la fois témoin et auteur de la très dure condition féminine de cette époque. On sait que celle-ci s'est bien améliorée, en Suède tout au moins, et que la femme y jouit aujourd'hui d'une très grande liberté de mœurs et d'expression. Mais les chemins de la liberté ne sont pas des chemins faciles. Claude Gémel l'écrit dans « Positif »: « L'esprit pragmatique exclut en grande partie le recours à l'évasion du rêve, il lui faut une réalité tangible, directement

et immédiatement accessible. La sexualité n'est plus entourée de ce climat de mystère propre à exciter l'imagination, et l'émancipation de la femme accentue encore ce phénomène. L'érotisme, art de la suggestion, réclame une certaine recherche, l'esprit y intervient autant que le corps ». L'absence presque totale de la censure morale et religieuse a-t-elle affadi l'érotisme ?

« Onibaba » est un film japonais « mineur » qui a provoqué chez la critique des réactions discordantes. Kaneto Shudo a semblé-t-il voulu se diriger vers un genre nouveau pour lui mais qui au Japon fait recette. Aussi s'est-on empressé de crier à l'abus de confiance, à la pornographie même, et de douter de la sincérité de l'auteur de « l'île Nue ».

Par le dépaysement qu'il introduit, par le lyrisme parfois délirant dont il fait preuve et par le jeu toujours émouvant de la jeune femme qui a tant souffert d'amour, « Onibaba » atteint parfois une réelle dimension érotique. Néanmoins son intérêt reste limité si l'on songe que le réalisateur a sans doute voulu témoigner d'abord contre la guerre et contre la violence des mœurs du Japon de l'an 1000.

L'art de l'érotisme n'est qu'en gestation. Il faut suivre la voie libératrice de Bunuel, libératrice parce que poétique. Jacques SOREL.

VARIÉTÉS Du Général Duconot au Poète Nazim Hikmet avec Henri Gougaud

Un certain jour, il y a quelques années, un jeune étudiant en lettres, quitte sa ville aux paysages lumineux, « montait » à Paris, sa guitare sous le bras et des espoirs plein le cœur. Nous l'accueillions avec joie et un petit cénacle d'amis étions heureux de l'encourager et de l'écouter interpréter ses œuvres déjà de qualité.

Une d'entre elles donnait le ton: « Le général Duconot ». Sous le masque veule d'un général de pacotille, on pouvait retrouver les gesticulations imbéciles de toutes les armées du monde.

Toutes les chansons qu'il nous offrait avec tant de sincérité faisaient « mouche » et la voix ensoleillée de Henri Gougaud nous enchantait.

Depuis, le jeune Méridional timide et modeste a fait son chemin, sans bruit, sans compromission, en marge des circuits commerciaux, ayant pour tout bagage la protection de Calliope et d'Euterpe et, dans son cartable, son talent, son courage, cette petite chose qu'on appelle La Présence et les conseils éclairés de Léo Noël.

Le voilà actuellement la vedette de l'Ecluse, dans un programme qui est une cure de bon esprit, d'intelligence, de goût et de mesure, affrontant un public intéressant mais difficile et qui vient, juste avant son passage, d'applaudir une première partie sans faille présentée par Brigitte Sabouraud.

Mais ce public aime la chanson, la

bonne, la vraie chanson, celle qui s'installe sans emphase, sans hurlement, sans onomatopée, sans grands gestes fallacieux, la chanson où la musique, parfois, s'efface doucement devant le texte afin de lui conserver son prestige, son charme et son émotivité.

Pendant son tour, on retient son souffle, on écoute, on est envoûté... Chez lui, rien de gonflé, tout à grande allure; le texte de ses œuvres est là qui frappe à la porte de notre tympan, s'enfouit dans notre cœur, se grave avec délices dans notre esprit et notre mémoire. La valeur de ses textes n'est pas ensevelie sous un fatras de vers pompeux où la pensée se dilue. Le sens de la ligne mélodique s'allie à la poésie qui pourrait se suffire à elle-même tant elle est pure, tant elle est vraie.

Il interprète ses chansons avec une couleur qui est la sienne, une fraîcheur d'aube naissante du pays vigneron d'où il vient, sans effets ou chutes faciles, sans tricherie. On y sent toute la tendresse, la pudeur d'un artiste sensible et intelligent, mais on y sent aussi la révolte des doux contre laquelle toutes les colères viennent s'écraser. Henri Gougaud, un authentique poète, un grand « bonhomme » de la chanson.

Suzy CHEVET.

P.S. — Trois disques enregistrés chez Polydor, en vente à la librairie Publico. Fin avril, Henri Gougaud enregistre un nouveau 45 tours comportant notamment cette magnifique chanson sur le poète Nazim Hikmet.



Essais d'Albert CAMUS

La Pléiade (Gallimard éditeur)

Voici enfin rassemblée toute cette partie de l'œuvre de Camus qui, par-dessus la littérature, fut « un effort pour comprendre son temps ». Et cet ouvrage qui compose le deuxième volet de l'œuvre complète de l'écrivain, réunit sous la jaquette élégante de la célèbre collection, paraît alors que celui-ci a disparu depuis six ans. C'est un événement littéraire ! Et tout ce petit monde des lettres qui naïvement, se prend pour le monde tout court a réagi, et jamais peut-être je n'ai tant mesuré le non-conformisme intellectuel, l'indépendance de pensée de l'écrivain, qu'en lisant la prose que le livre a inspirée. Je ne dirai rien des éloges au vitrol déversés par la bourgeoisie dans les hebdomadaires littéraires qui font fortune auprès des intellectuels de sous-préfecture. Après tout, c'est de bonne guerre. Mais on ne peut vraiment pas passer sous silence les règles des « intellectuels de gauche ». Camus fut le seul écrivain, au lendemain de la dernière guerre, parmi cette génération brillante qu'on nomma les « Mandarins », à refuser la facilité qu'offrait la religion, l'imposture marxiste ou le confort intellectuel qui est le lot de la bourgeoisie voltairienne. Oui Camus de 1950 fut résolument contre, et les bourgeois ne lui ont pas pardonné. Pourtant les règles du jeu étaient une fois pour toutes établies dans les énéades qui entourent le clocher de Saint-Germain-des-Près. On était bourgeois intellectuel, on avait sucé son premier lait chez Maurras en lisant le journal de papa, puis la révolte des ventres honteux d'être pleins, vous jetait dans les bras de Marx, juste le temps de sentir la sueur, de tâter la musculature du responsable local de la cellule, pour enfin finir dans les bras de Sartre. Bien sûr, après un essai de voler de ses propres ailes, mais en gardant à portée de plume la référence, au maître qui assure le sérieux du propos.

Camus lui, a refusé ça, pour chercher et découvrir une autre voie qui, à travers la constatation de l'absurde conduisait à une révolte qui certes, pouvait assumer le meurtre mais dans la mesure où ce meurtre resterait la ressource suprême que le droit même ne justifierait pas. Et ce refus, tous ces jeunes vieillards qui opèrent à L'Observateur ou à L'Express ne lui ont pas pardonné et on a vu un personnage que je ne nommerai pas, mais qui gribouille dans une de ces feuilles, se reposer gravement la question que déjà posaient le Bourdet et les Martinet au moment de la disparition de l'écrivain : mais que propose donc Camus ?

Ce que Camus a surtout proposé dans les ouvrages réunis dans ce volume, c'est d'échapper au dilemme imbécile que les maltes à penser imposent à notre génération : Marx ou Maurras. Et à ces intellectuels il a opposé « les pensées révoltées, celles de la Commune ou du syndicalisme révolutionnaire qui n'a cessé de nier cette exigence (l'absolutisme historique) à la face du nihilisme bourgeois comme à celle du socialisme césarien ».

Aujourd'hui un certain nombre de ces intellectuels marxistes issus de la bourgeoisie viennent se frotter en ronronnant contre les militants libertaires comme il le

furent en d'autre temps contre les syndicalistes de la C.G.T.U. Le temps passe, les intellectuels évoluent (regardons ce que sont devenus ceux qui en 1936, écrivaient dans *Vendredi*, mais la condition des travailleurs reste une condition de classe.

Où, profitons de la réédition d'une partie de son œuvre pour relire Camus. J'ai déjà dit mon peu de goût pour les préfaciers, des commentateurs, que frauduleusement les éditeurs glissent entre les pages de l'ouvrage d'un écrivain dans l'impossibilité de protester contre ce viol. Ce ne sont pas les notes ou les textes que R. Quilliot a cru devoir ajouter qui me feront changer d'avis sur ces méthodes qui relèvent de l'abus de confiance.

Les deux Cavaliers de l'Orage

par Jean Giono

(Gallimard éditeur)

Lorsqu'on évoque Giono c'est toute une civilisation agreste qui vous monte à la tête. Les premiers romans de cet écrivain évoquent la haute Provence, âpre et pauvre, inondée de soleil ou balayée par les vents. Les personnages sont abruptes. Des réactions simples, poussées au paroxysme nouent le drame qui clôt le récit. Il faut attendre l'après-guerre pour voir Giono s'orienter vers une forme d'expression nouvelle, inspirée par l'Italie toute proche et ce fut « Le Hussard sur le toit » un livre dont les critiques de l'époque dirent tous ce qu'il devait à Stendhal.

Avec les « Deux cavaliers de l'orage », Giono revient à un genre qui fit sa fortune littéraire et qui marqua toute une génération de jeunes, qui, après avoir occupés les usines, parcoururent les routes de France allant des auberges de la jeunesse aux refuges de montagne, essayant en s'évadant de l'usine de retrouver l'aventure des romans de leur enfance. Je me suis précipité sur les « Deux cavaliers de l'orage » et, je dois le reconnaître, je n'y ai pas retrouvé la poésie exaltante dans lequel baignait le « Chant du monde » ou « Bataille dans la montagne ». Pourtant tout y est : la montagne, le vent, la femme rude, l'écorce qui recouvre l'homme et sous laquelle coule un sang vif et rouge. Les temps du lecteur comme celle de l'écrivain sont devenus grisés et entre eux et leur complicité née il y a trente ans le monde a croulé déversant ces immondices que l'un et l'autre essayaient de fuir.

Pourtant il faut lire ce livre, riche et simple, construit loin des techniques sur lesquelles le monde moderne se bâtit rien que pour évoquer ce que ce monde aurait pu être si il s'était contenté, pour alimenter sa sensibilité, du drame individuel qui, lui, se refusait de déshumaniser la tragédie. Oui, l'écho qui nous renvoie l'exaltation de notre jeunesse née du « Grand troupeau » ou de « Solitude de la pitié » ne nous parvient plus qu'assourdi à travers les « Deux cavaliers de l'orage », mais cela suffit pour que nous rappelions notre projet de rebâtir le monde avec comme unique matériau, l'enthousiasme.

Pourquoi je ne suis pas chrétien

par Bertrand Russell

(J. J. Pauvert éditeur)

Bertrand Russell, prix Nobel de littérature, est un des esprits les plus universels de notre temps. Voici, rassemblées dans l'excellente collection de pamphlets qu'édite J.-J. Pauvert, quelques-unes des conférences anticléricales qu'il fit au cours d'une vie tout entière consacrée à la défense de l'homme.

Russell, au nom de la méthode d'analyse scientifique, condamne toutes les grandes religions sans exception, qu'il considère non seulement comme fausses dans leurs prétentions historiques mais également néfastes dans leurs certitudes morales. Il nous montre ces religions comme éléments indispensables au despotisme. Pour lui, la religion, la guerre comme le capital expliquent le monde douloureux où vivent les hommes. Il faut lire ce petit livre bourré d'arguments à la fois simples et logiques et qu'on peut symboliser d'une phrase qui en peint son esprit mieux qu'aucun commentaire : « Quand je vois des gens qui se courbent à l'église en confessant qu'ils sont de misérables pécheurs, et tout ce qui s'ensuit, je juge cela méprisable et indigne du respect qu'on se doit à soi-même. »

COLLECTIONS POPULAIRES

ANNALES de Tacite (Garnier-Flammarion). Ce livre de Tacite écrit après « Histoires » bien que les faits décrits soient antérieurs, raconte avec une grâce incomparable les convulsions de l'Empire romain. Il est bourré de tous ces détails infimes qui mieux que les récits de batailles nous renseignent sur la vie d'un peuple.

L'ÂGE D'HOMME par Michel Leiris (L.P.). Voici un ouvrage difficile d'une littérature née du surréalisme et dont le propos est un bilan sans complaisance de l'homme de notre époque.

LE CRÉMIN DES ÉCOLIERS (L.P.) Marcel Aymé. Il s'agit d'un des romans les plus amusants de Marcel Aymé. Cet ouvrage né à la fin de l'occupation, est une satire sur la décomposition de la bonne société en proie au marché noir et aux complexes qu'ont créés la défaite.

HISTOIRE DE VICHY (L.P.) Volume de Robert Aron (L.P.). Cette très réactionnaire Histoire de Vichy qui en son temps fit couler beaucoup d'encre est indispensable à qui veut étudier cette époque sans céder à la mythologie gaulliste. On y trouve des jugements curieux sur les personnages consulaires de la Troisième République, qui se rallièrent à Pétain.

POUR UN NOUVEAU ROMAN (L.P.) de Robbe-Grillet. On a beaucoup parlé du Nouveau Roman et diions-le, certains lecteurs des « Gammes » ou du « Voyageur » se sont demandé où l'auteur voulait les conduire. C'est le mérite de ce petit livre qui rassemble une série d'articles parus dans diverses revues d'y répondre. Que cette réponse soit convaincante est un autre problème.

JULES VERNE (Œuvres complètes dans le livre de poche). J'ai déjà signalé la virtuosité de cette collection qui a accompli l'exploit de nous présenter sous un format réduit quelques-uns des chefs-d'œuvre de notre littérature d'art. Aujourd'hui en nous publiant en dix volumes, l'œuvre complète du grand écrivain qui enchantait notre jeunesse, le Livre de Poche accomplit un exploit d'un autre genre et qui comblera ceux, dont je suis, qui aiment choisir l'ouvrage d'un auteur après avoir longuement manié les autres. Je fais remarquer que les images comme la présentation de chacun de ces dix volumes sont la reproduction des éditions originales.

Dix volumes rassemblant toutes les œuvres de Jules Verne, voilà un cadeau tout indiqué pour les enfants sages... et pour les autres aussi d'ailleurs.

Librairie PUBLICO

Demandez-nous vos livres, vos disques.

Vous ne les pairez pas plus cher et vous nous aiderez
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone : VOLTAIRE 34-08
Les frais de port sont à notre charge
(Pour tout envoi recommandé, ajouter 1 F au prix indiqué.)

Nouveautés

- Le fédéralisme, antithéologisme et socialisme de Bakounine 9 F
- Ni dieu ni maître
- Anthologie des textes anarchistes, par Daniel Guérin 44 F
- Le vol c'est la propriété 6 F
- Les spartakistes
- Présenté par Gilbert Badia 6 F
- La poésie française
- Anthologie thématique, par M. Pol-Pouchet 8,75 F
- La Commune
- Albert Olivier 3 F
- Dictionnaire biographique
- Du mouvement ouvrier français, de J. Malron. De M à Z, 3^e Tome 57 F
- Revue Bizarre
- présente : Les Vies parallèles de Boris Vian 20 F
- Le surréalisme et la peinture
- André Breton 104 F

- Malgré ce grand nom d'homme de Verdavaine-Bourget 25
- LA JEUNESSE DE MARIANNE (de la Commune au Général Boulanger) 6
- LE GRAIN MAGIQUE
- Contes, poèmes et proverbes de Kabylie, de M. Taos Amrouche 15,40
- AUTOGESTION EN ALGERIE de Jean Teillac 9
- Livre de poche : FANTOMAS Le Vietnam socialiste 2
- Le Chau 34

L'ANARCHISME ET LES ANARCHISTES

- PROUDHON P.-J. : Du principe fédératif — La fédération et l'unité en Italie — Nouvelles observations sur l'unité en Italie — France et Rhin (nouvelle édition, un fort volume) 25
- De la création de l'ordre dans l'humanité — Principes d'organisation politique 20
- De la capacité politique des classes ouvrières 20
- Avertissement aux propriétaires — Le droit de propriété 20
- La révolution sociale démontrée par le coup d'Etat du 2 décembre
- Idees générales de la révolution au XIX^e siècle 20
- Contradictions politiques 20
- Philosophie du progrès 20
- Philosophie de la misère
- Contradictions économiques (2 tomes) 40
- Confessions d'un révolutionnaire 20
- Carnets (2 tomes) 50
- Froudhon et Marx — Philosophie de la Misère — Misère de la philosophie 4,80

- RECLUS (les amis d'Elisée) : Les frères Reclus, ou du protestantisme à l'anarchie 8,50
- LEVAL, RIERA et BOUYE : Proclames contemporains 8,50
- LEVAL, GASTON : Elements d'éthique moderne 2,50
- Pratique du socialisme libertaire 1,70
- HEM DAY : Francisco Ferrer, un précurseur 4
- STIRNER : L'unique et sa propriété 24
- VOLINE : La révolution inconnue (des anarchistes dans la révolution russe de 1917) 8
- RESPAUT : Le fédéralisme libertaire (choix de textes) 3,75
- LECOIN LOUIS : Le cours d'une vie 18

QUESTION ESPAGNOLE

- REVOLUTION ESPAGNOLE : (Collectivisations, recueil de documents, 1936-1939) 5,50
- SOLOCHY : Nacht über Spanien (la révolution espagnole de 1939), en allemand 6,50

Autres Nouveautés :

- Les vies parallèles
- De Boris Vian, revue Bizarre 20 F
- BASCH V. : L'individualisme anarchiste 6
- GURVITCH : Pour le centenaire de la mort de P.-J. Proudhon (cours de Sorbonne) 12
- Proudhon 5

- BALEVY D. : La jeunesse de Proudhon 7,20
- Le mariage de Proudhon 7,20
- HARMEI : Histoire de l'Anarchie 8
- BAUPTMANN : Marx et Proudhon 3
- MAITRON JEAN : Histoire du mouvement anarchiste en France 15
- Ravachol et les anarchistes 4,80
- RUSSEL F. : L'affaire Sacco-Vanzetti 23
- SERGEANT A. : Un anarchiste de la Belle Époque, Alexandre Jacob 7,50
- STOINOFF : Un centenaire bulgare vous parle 8,50
- WOODCOCK : Anarchism (en anglais) 8,20
- WOODCOCK et AVAKOV-MOYTKH : Kropotkine, le prince anarchiste 5

QUESTIONS RELIGIEUSES

- ALAIN : Propos sur la religion 8
- ALFARIC P. : A l'école de la raison 9
- De la foi à la raison 10
- Les origines sociales du christianisme 12
- BROCHOT A. : L'homme expliqué 6
- La vérité sur Dieu, Jésus et les dogmes 3,50
- Sauver l'humanité 6
- Catechisme laïque 2

DISQUES

- Album l'âge d'or de Saint-Germain-des-Près passé 127
- Chansons du sang passé
- Simone Bartel 26

QUE FAIRE ?

par Maurice Joyeux

Une société dont le moteur fut l'économie basée sur le profit et qui distribua la plus-value dans le désordre et l'arbitraire est en train de mourir. Une autre va naître dont l'économie planifiée, hissera au pouvoir une nouvelle classe, la classe des techniciens, et qui établira la répartition de la plus-value suivant une hiérarchie savante, rigide et définitive qui supprimera cette marge qui permettait l'aventure économique, l'aventure de l'esprit, l'aventure révolutionnaire. Cette transformation, comme toutes celles qui l'ont précédée dans l'histoire, se fait insensiblement et seul le recul du temps pourra fixer la date arbitraire qui permettra de la situer dans l'histoire.

Et c'est justement ce flou dans lequel s'opère cette mutation économique, qui, par voie de conséquence, va créer une société nouvelle dont l'éthique et l'esthétique seront profondément modifiées, qui explique ce malaise qui agite les organisations syndicales au plus profond d'elles-mêmes, alors qu'il ne provoque encore pour l'observateur de l'extérieur que des rides de surface.

Ce mouvement de la société mourante à la recherche de bases politiques pour enserrer l'économie nouvelle en gestation, enjambe les syndicats, les partis, les philosophies, les nations et prend un caractère universel. Et on assiste à une convergence des économies capitalistes traditionnelles et communistes vers un système d'économie technocratique et c'est à l'abri des mots qui s'opposent et camouflée par des philosophies qui se combattent que se soude cette unité économique de fait. Lorsque les mots usés tomberont d'eux-mêmes, lorsque les philosophies déchirées laisseront voir l'envers du décor, le monde étonné verra s'épanouir une nouvelle économie, et une nouvelle classe dominante qui à New York comme à Moscou sera dotée de structures identiques.

Confusion des genres

J'ai dit plus haut que cette transformation profonde de l'économie et de la société qui l'enserme enjambe l'organisation syndicale. Mais celle-ci est cependant, sensible à ce mouvement économique qu'elle ressent d'ailleurs plus d'instinct que de raison. C'est ce qui explique les convulsions qui la secouent et qui se traduisent par deux courants qui la déchirent et mettent en cause son unité. Le premier de ces courants est composé d'hommes qui ont senti le vent et qui se précipitent pour prendre le train en marche. Sous prétexte de s'adapter aux temps nouveaux, ils sont obligatoirement conduits, quelle que soit la phraséologie qu'ils emploient pour justifier leur démarche, à l'intégration de l'Etat, car l'Etat sera le commun dénominateur de toute expérience technocratique qu'elle soit née à l'Est ou à l'Ouest. Le second courant entend livrer le combat contre la technocratie en conservant à l'organisation syndicale son caractère de classe et sa finalité gestionnaire.

Bien sûr, un certain nombre de militants syndicalistes se proposent de livrer ce combat contre la technocratie à l'intérieur même de l'Etat et de ses rouages par l'intermédiaire des partis politiques. Soyons sérieux, les partis politiques, aussi divisés que l'organisation syndicale, feront eux-mêmes les frais du centralisme technocratique. En réalité, les partis et en particulier celui qui oriente la C.G.T. ne songent pas à enrayer l'évolution vers l'économie technocratique, mais tout simplement à placer leurs hommes par l'intermédiaire de la Fédération syndicale, afin d'être dans le coup et dans l'espoir de voir leurs militants former les cadres de la nouvelle classe dirigeante.

Et ce sont ces perspectives qui expliquent le clivage de la C.G.T.-F.O. que je signalais dans mon dernier article et qui gagne les grandes tendances organisées. On pourrait penser que la démarcation entre les deux grands courants qui vont s'affronter au cours de notre Congrès sont simples. Un esprit superficiel aurait tendance à voir d'un côté des militants pour qui le syndicat n'est que l'accessoire, le parti étant chargé de régler à travers les rouages de l'Etat les aspirations des travailleurs et de l'autre côté des militants syndicalistes pour qui l'action

du syndicalisme doit rester en dehors de l'Etat et des partis et trouver dans sa doctrine les formes non seulement de lutte contre la classe dirigeante mais également les structures de gestion de l'économie moderne. Détrompons-nous. La confusion qui préside à la disparition d'une économie et à la naissance d'une autre se répercute dans toute l'organisation syndicale.

Le rapport confédéral

J'ai devant les yeux le rapport de la Commission Exécutive F.-O. qui traite du syndicalisme dans le monde moderne et qui est certainement le plus important de tous les rapports qui seront présentés au Congrès, en tout cas celui qui suscitera les discussions les plus passionnées. Dans le préambule de ce rapport, excellent d'ailleurs, la Commission Exécutive condamne les structures économiques actuelles et déclare « qu'on ne peut rien attendre de l'Etat qui n'est que la superstructure », et plus loin le rapport rappelle les principes inscrits dans la Charte d'Amiens. Ce préambule compose une page d'un texte qui en comprend une cinquantaine. Les autres pages sont toutes consacrées à la revendication immédiate, à l'amélioration de certains rouages de l'Etat (dont on n'avait rien à attendre plus haut, disait-on !). Rien n'est dit sur les structures que propose l'organisation pour remplacer les structures de l'Etat capitaliste. Et on assiste à ce paradoxe, que la Commission Exécutive qui nous met en garde contre l'Etat, contre l'économie actuelle et, dans une certaine mesure, contre l'intégration, va devoir, pour réaliser ses objectifs revendicatifs, soit attendre la bonne volonté du gouvernement, soit s'intégrer aux rouages de l'Etat et par conséquent participer à l'évolution de l'économie vers la technocratie. La Confédération qui avait, à juste titre, mis l'accent sur les dangers d'une planification autoritaire au sommet, va s'y trouver associée à travers des organismes comme les Comités d'expansion, le District parisien, le Conseil économique. Et même si au sein de ces organismes elle joue un rôle de contestation, sa présence même assure leur consécration en tant que rouages de la centralisation technocratique. Voilà certes un exemple de confusion et d'incohérence et il est clair que F.-O., contestant l'Etat et son économie, aurait dû proposer une économie différente et autour de cette économie une organisation des structures différentes.

On trouve la même incohérence dans la motion votée par la puissante Fédération des fonctionnaires. Dans son dernier Congrès, celle-ci a rappelé avec une vigueur surprenante les objectifs du syndicalisme, la suppression du salariat, la nocivité de l'Etat, l'indépendance syndicale. Et pourtant aussitôt après les fonctionnaires lancent un appel pour l'entente des groupes politiques afin de réaliser ces objectifs. Or, Mitterrand, les Clubs, le Parti Communiste, et le Parti Socialiste au pouvoir c'est l'accroissement du glissement de l'économie vers la technocratie, avec en plus une belle bagarre en perspective pour s'assurer les commandes de la nouvelle classe dirigeante. C'est en tous les cas, l'organisation syndicale réduite à faire digérer l'économie nouvelle au monde du travail, comme cela s'est produit en Russie et comme cela se produit en Angleterre.

Pourtant, ni les militants qui ont rédigé ce rapport, ni les dirigeants qui aiment la Fédération des fonctionnaires ne sont des technocrates. Ce sont des démocrates, des syndicalistes réformistes, qui, souvent, font passer les intérêts de leurs partis, lorsqu'ils appartiennent à un parti, après ceux de l'organisation syndicale. Ils forment ce gros courant majoritaire à qui on peut reprocher beaucoup de choses bien sûr, mais qui est farouchement hostile au Centralisme technocratique. Mais cantonnés dans leurs perspectives médiocres, au jour le jour, incapables d'originalité économique, pouvant faire de la Charte d'Amiens autre chose qu'un vœu pieux, ils en sont réduits, pour faire triompher leurs revendications, à agripper autour d'eux tout ce que leur tendent les partis et

l'Etat. S'ils n'y prennent garde ils vont s'engouffrer dans la ratière que leur tend le syndicalisme dit « moderne » et il ne leur restera plus alors que le privilège de toucher les écrouelles.

Je sais bien qu'on ne construira pas une organisation syndicale capable de s'opposer à une économie, dirigée par des technocrates, en hurlant des formules devant des cénacles. Le problème sera réglé dans les ateliers, sur les chantiers, dans les bureaux, par les salariés prenant conscience du danger et faisant pression sur les cadres syndicaux de façon à freiner le glissement vers l'intégration et ensuite à les pousser dans la voie gestionnaire et révolutionnaire. Mais il est certain que l'attitude que prennent les militants au cours d'un Congrès de l'importance de celui de F.-O. doit avoir des répercussions sur l'évolution de la mentalité ouvrière dans les tôles. Il nous faut donc très clairement dégager, non pas les revendications journalières, mais les grandes options qui devront réunir les syndicalistes qui veulent sauver la seule organisation syndicale qui ne soit pas acquise aux partis politiques fourriers de la technocratie.

La digue

Il est exact que la situation politique concerne tous les travailleurs. L'organisation syndicale suit l'évolution économique et politique et par des pressions appropriées de caractère syndical, elle essaie de les infléchir. Mais ce que refuse l'organisation syndicale c'est de se déterminer sous la pression d'un groupe politique de l'intérieur. Ce que refuse l'organisation syndicale c'est de se déterminer sous la pression d'organisations politiques au gouvernement, ou aspirant à y entrer.

L'organisation syndicale sait bien qu'elle n'a rien à espérer de l'économie actuelle ou de l'Etat (préambule au rapport confédéral). Si elle lutte pied à pied pour défendre et élargir les avantages acquis, elle propose une refonte des structures économiques dans la voie tracée par le plan de la C.G.T.-F.O. adopté pas nos Congrès.

L'organisation syndicale traite directement avec l'organisation patronale, les ministères de tutelles, les services appropriés de tout ce qui concerne les salariés sans se perdre dans des Comités ou des Commissions qui sont des organismes de régularisation d'une économie qu'il convient de supprimer.

L'organisation syndicale consciente que la relève de l'économie capitaliste libérale par le centralisme technocratique s'opère par l'intermédiaire des directions salariales, des cadres et des techniciens touchant une plus-value sous la forme d'un sur-salaire s'engage à lutter pour réduire d'abord et supprimer ensuite une hiérarchie des salaires qui est un scandale permanent.

C'est autour de ces grandes options que les tendances doivent s'affronter au prochain Congrès de la C.G.T.-F.O. Ne nous y trompons pas, malgré tous ses défauts, la confédération est le seul endroit où le combat puisse se mener. La C.G.T. est déjà gagnée au Centralisme technocratique et plus que n'importe quelle organisation réactionnaire, elle a contribué et elle contribuera à creuser le fossé entre le revenu de l'ouvrier et celui du cadre, espérant bien voir la nouvelle expérience économique se constituer autour d'elle. La C.F.D.T., elle, est par essence perméable à toutes les hiérarchies. L'alignement de F.-O. sur les autres organisations sonnerait le glas du syndicalisme de luttes de classe.

Au prochain congrès de F.-O., il nous faudra poser les problèmes économiques et sociaux de façon à dissiper la confusion dangereuse qui règne aujourd'hui dans le mouvement ouvrier; il nous faudra nous souvenir que mieux que la phraséologie qui ne veut plus dire grand chose, c'est l'attitude prise par les délégués lorsque se posent les problèmes de l'intégration et celui de la collaboration avec les groupes politiques, problèmes qui sont intimement liés et dont va dépendre l'avenir de la dernière des organisations syndicales qui dans ce pays peut encore prétendre à ce titre.